LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 25 OCTOBRE 1906 — No. 2

A TRAVERS LE MONDE

Espagne et Vatican

Madrid, (Espagne). — L'ouverture des Cortès, le 20 octobre, sera le signal d'une lutte ouverte entre le Vatican et le ministère libéral. Bien qu'il ne s'agisse pas de soulever immédiatement, comme en France, la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le programme des libéraux est clairement anti-clérical, et son but ultime est la rupture des liens qui unissent le Vatican à la dynastie des Bourbon.

Le monde politique se demande si le Vatican veut seulement lutter pour obtenir le rétablissement de ses prérogatives qu'il a laissé tomber en désuétude, ou s'il espère précipiter la déchéance du cabinet libéral et le retour au pouvoir du parti réactionnaire.

Le ministère Dominguez a trouvé un excellent prétexte pour engendrer chicane au Vatican dans la question du mariage civil et du contrôle des cimetières publics. Le comte de Romanones, ministre de la Justice, a répondu à la note papale demandant le rétablissement des pouvoirs autrefois reconnus au Saint-Siège. Le Vatican a répliqué par une note couchée en termes plus péremptoires, réitérant ses demandes en protestant contre l'attitude du gouvernement.

Le gouvernement s'est borné à un simple accusé de réception de cette dernière note.

L'Eglise s'oppose au contrôle des cimetières par les municipalités et demande que l'on cesse de concéder des lots dans les cimetières aux Espagnols et aux étrangers qui ne professent pas la religion de l'Etat.

Quand aux mariages civils, l'Eglise demande que les unions civiles entre Espagnols ne soient reconnues légales que si elles sont célébrées conformément au Droit Canon, qui est absolument opposé au système actuel. Depuis avant la révolution, la légalité des mariages civils a toujours été reconnue. De plus les mariages entre catholiques, célébrés dans des églises ou des chapelles catholiques, pour être légalement valides, doivent être enregistrés dans les livres de l'état civil. Le clergé est donc obligé de remplir cette fonction ou d'avoir un officier de l'état civil présent à la cérémonie.

Le ministère Dominguez ne cache pas son intention de soumettre toutes les associations libérales à la loi qui régit les corporations.

L'Entente Cordiale

Les journaux de Londres annoncent que, pour faire suite à la visite que le lord-maire de Londres fait à Paris, une délégation commerciale ira visiter la France. L'Association internationale de la Cité de Londres, sous les auspices de laquelle la visite aura lieu, dit que les délégués anglais seront au nombre de 150 et arriveront à Paris le 22 octobre. Le soir même, la délégation assistera à un banquet donné en son honneur. Certains membres du gouvernement et le conseil municipal y assisteront. Le lendemain, une visite à Sèvres sera organisée ; le trajet se fera en bateau ; dans l'après-midi, réception par le ministre du commerce et le conseil municipal ; dans la soirée, représentation de gala à un des principaux théâtres de Paris. Le 24 octobre, départ de Paris pour la province. Les détails de cette partie du voyage ne sont pas encore définitivement arrangés ; cependant il est décidé que Lyon, Marseille et Nice se trouveront parmi les villes qui seront visitées. Pendant leur séjour en France, les délégués anglais visiteront les grands établissements commerciaux, les usines et les manufactures importantes.

FRANCE

Crise ministérielle.

Le cabinet Sarrien a démissionné. Les causes de la démission sont encore peu connues, mais on croit que l'application de la loi de séparation y est pour quelque chose.

On sait en effet que les ministres différaient beaucoup sur les moyens à employer pour appliquer cette loi. Clémenceau, ancien ministre de l'Intérieur du cabinet démissionnaire est l'homme politique le plus en vue et, c'est lui qui paraît être appelé à constituer le nouveau cabinet.

Soulèvement imminent au Maroc et en Algérie.

ALGER. — Des dépêches de l'intérieur indiquent que la situation locale devient de plus en plus grave.

Une nombreuse bande de Marocains, commandée par Houly About, cousin du gouverneur du Tafilet, et par Muley Rachid, parcourt cette province en prêchant la guerre sainte. On a appris que chaque tribu de cette province doit fournir un contingent proportionné à sa population ; que tous ces mécontents se concentreront vers le milieu de novembre à Oued-Ghir, à deux jours de marche de Colomb-Bechar, et que de là ils tomberont sur les postes français du sud.

Paris. — Un formidable soulèvement indigène se dessine de plus en plus au Maroc et en Algérie.

Les autorités militaires d'Algérie sont très inquiètes. Le commandant des troupes dans le district d'Aïn-Sefra a cablé au ministère de la guerre disant que les Arabes et les Maures se préparent pour la guerre sainte avec beaucoup d'énergie.

Houly Abou, un cousin de Sultan du Maroc, a visité toutes les tribus et les a poussées à cesser leurs querelles intestines et à se préparer à prendre la campagne au milieu de novembre.

Congrès féministe international

Toronto. — Le congrès local du Conseil National des femmes a fait savoir aux autorités municipales que le Conseil International féministe a accepté d'avoir sa réunion quinquennalle de 1909 au Canada. La comtesse Aberdeen est présidente du Conseil International et des représentantes viendront d'Angleterre, d'Irlande, du Canada, des Etats-Unis, d'Allemagne, du Danemark, de Taimanie, de Victoria, Nouvelle Galles du Sud, d'Australie, de la Nouvelle-Zélande, d'Italie, de France, de la Suisse, de la Norvège, de la Suède, de la Belgique et peut-être de la Russie. Un mouvement sera tenté pour que cette réunion ait lieu à Toronto.

Les préparatifs pour l'Election de la nouvelle Douma.

Saint-Pétersbourg. — Le ligue des Octobristes a été adoptée par le premier ministre Stolypin comme le parti du gouvernement, et c'est pour assurer son triomphe que toute la force de l'administration se concentrera aux prochaines élections. L'organe personnel du premier ministre, la *Rossia*, renonce à l'idée de former un parti indépendant, et reconnait dans les Octobristes le véritable parti constitutionnel et libéral, dans le programme duquel les amis de la régénération pacifique trouveront l'expression de tous leurs plus sincères désirs.

L'attitude de l'administration à l'égard des démocrates constitutionnels n'a pas été modifiée par la renonciation partielle aux propositions du manifeste de Viborg, au récent congrès de Helsingsfors. L'association des démocrates constitutionnels a été supprimée dans la province de Saratov. Le premier ministre Stolypin a annoncé, par l'intermédiaire de la *Rossia*, que la renonciation dans la prochaine campagne, au programme de la résistance passive ne sera pas suffisante, et que le parti continuera à être regardé comme ouvertement révolutionnaire.

Le Canal de Panama

Le président Sponts, du comité du canal de l'isthme en est arrivé à la décision finale que le canal de Panama sera construit par contrat. L'annonce officielle de la détermination finale à ce sujet sera donnée dans quelques jours.

Le Découvreur du Nord-Ouest

Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, le célèbre découvreur du Nord-Ouest, a-t-il laissé des descendants ?

Varennes de la Vérendrye mourut à Montréal le 5 décembre 1749, à l'âge de 64 ans. Il avait été terrassé par les maladies contractées au milieu de ses longs et durs voyages.

" Cet homme, dit M. le juge Prudhomme, après avoir sacrifié son avenir militaire, ses enfants et ses biens, arboré le drapeau de sa patrie jusque sur les pieds des Montagnes Rocheuses et depuis les bords du Missouri jusqu'à ceux de la Saskatchewan, bravé souvent la bise glaciale de nos hivers, sans autre abri que la voute des cieux, affronté les mille dangers de voyages continuels, sur de frêles esquifs, au milieu de lacs immenses et de rapides écumeux, exposé sans cesse aux passions haineuses et cruelles de nombreuses tribus barbares, cet homme honorable, si intègre et si dévoué à son pays, se voyait pour toute récompense de ses longs états de service, traité comme un vulgaire commerçant de fourrures, âpre au gain, ne cherchant qu'à s'enrichir *per fas et nefas.* On éprouve un serrement de cœur en face d'une injustice aussi révoltante et on sent notre admiration grandir et s'élever à la hauteur des mépris dont on a voulu couvrir le caractère de La Vérendrye."

De son mariage avec Marie-Anne Dandonneau Du Sablé, La Vérendrye avait eu quatre fils : Jean-Baptiste né le 6 septembre 1713. Pierre né le 26 décembre 1714, François né le 22 décembre 1715, et Louis Joseph né le 9 novembre 1716.

Le 8 juin 1736, le Père Aulneau, Jean-Baptiste Varennes de La Vérendrye, qui avait suivi son père au Nord-Ouest, et 19 autres Français abordaient une île du lac des Bois pour y passer la nuit. Un parti de Sioux maraudeurs, attirés par la fumée de leur camp, débarquèrent sur l'île et égorgèrent les Français plongés dans le sommeil. Leurs corps furent retrouvés une douzaine de jours plus tard par 5 voyageurs canadiens accompagnés de 30 Christineaux. Ils les enterrèrent à quelque distance du rivage de l'île. Le 17 septembre de la même année, La Vérendrye fit inhumer les restes du Père Aulneau, de son fils et de leurs compagnons dans la chapelle du fort Saint-Charles.

Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye, plus connu sous le nom de chevalier de La Vérendrye, accompagna, lui aussi, son père dans ses expéditions à travers le Nord-Ouest. Il périt le 15 novembre 1761 dans le naufrage de *l'Auguste.*

Le troisième des fils de La Vérendrye, François, fit, comme ses deux frères aînés plusieurs voyages au Nord-Ouest. Il fut tué à la bataille de Sainte-Foy, le 28 avril 1760. Il était lieutenant dans les troupes du détachement de la marine.

Enfin, Louis-Joseph, le dernier des fils de La Vérendrye, suivit les traces de ses ainés. Il fit aussi partie du détachement des troupes de la marine et mourut avant 1780.

" Il est vraiment pénible d'avoir à consigner le fait, dit M. le juge Prudhomme, qu'au bout d'environ 30 ans après la mort du découvreur La Vérendrye, son nom disparaietrsans laisser de descendants mâles pour perpétuer sa race."—*Recherches historiques.*

M. Carnegie et ses "Jeunes Associés."

Un journal américain donne d'intéressants détails sur les "les jeunes associés de Carnegie."

Les "jeunes associés de Carnegie," sont des jeunes gens que le grand industriel s'adjoignit alors qu'ils étaient presque sans le sou, auxquels il confia des postes de confiance et qu'il enrichit en les faisant ses associés.

Au moment de partir pour l'Ecosse, il y a quelques années, Andrew Carnegie donnait un banquet aux chefs de service de ses vastes établissements et leur adressait ces paroles ; "Je vais m'embarquer pour le vieux foyer de ma famille le cœur content, car je sais que mes affaires sont en toute sécurité aux mains de mes trente et quelques jeunes associés. Ils m'ont été jusqu'ici d'un grand secours, et je suis absolument certain qu'ils vont continuer à faire de bon ouvrage pendant mon absence."

De tous ces jeunes hommes actifs et intelligents, le public connait surtout Schawb, Frick, Corey, Reishman, Phipps, Lovejoy, Tyler et Timkey.

Parmi ceux-là, deux ont une histoire particulièrement intéressante ; ce sont Schawb et Tyler.

Tyler, l'un des plus laborieux et de ceux qui obtiennent le plus de succès, est devenu fou subitement, il y a moins d'un an ; il s'échappa de sa maison de Rochester, on ne l'a pas revu depuis. Tyler avait trente-neuf ans. Après avoir longtemps travaillé, un jour l'idée lui était venue de se reposer ; il réalisa ses valeurs et se trouva possesseur de plus d'un million de piastres. On croit que c'est la soudaine acquisition de cette richesse qui lui tourna la tête.

Tyler était surintendant des établissements Carnegie, à Bellaire, O. ; M. Carnegie lui avait confié cette position alors qu'il était un tout jeune homme. Une somme considérable a été promise pour des informations à son sujet, mais nul n'en a encore entendu parler depuis sa disparition.

L'histoire de Schawb, dans un autre genre, n'est pas moins curieuse. Il y a une quinzaine d'années M. Carnegie vivait à Braddock, non loin de ses vastes fabriques. Tous les soirs on lui envoyait un rapport détaillé sur l'ouvrage accompli au cours de la journée dans les divers services. Ce rapport lui était transmis par un jeune garçon. Un soir, le surintendant des fabriques lui envoya ce document par le jeune Schewb, alors presque enfant. M. Carnegie adressa quelques paroles au messager, mais celui-ci, pendant qu'on lui parlait, paraissait beaucoup plus occupé du gros piano qui ornait la salle où il se trouvait que du discours du roi de l'acier. M. Carnegie demanda au jeune Schawb s'il connaissait la musique, Pour toute réponse le garçon alla s'installer à l'instrument et se mit à jouer. Absoobé par sa passion de la musique, il oublia M. Carnegie et, au bout de quelques instants, commença une chanson qu'il exécuta en s'accompagnant lui-même. Il avait une magnifique voix de ténor. qui enthousiasma M. Carnegie. Celui-ci le garda deux heures à sa maison, et, le lendemain, écrivit au surintendant de lui envoyer tous les soirs son rapport "par ce jeune garçon."

M. Carnegie, peu de temps après, intéressait le jeune Schawb dans ses entreprises et lui confiait une position très importante. Dès lors sa fortune était faite.

M. Alexander R. Peacock, vaut aujourd'hui quatre millions et plus. Il y a plusieurs années de cela, M. Carnegie, alors sur le point de se marier, entrait dans un grand magasin de New-York, en compagnie de sa fiancée. Le vendeur qui se présenta pour le servir ne put lui donner l'article demandé ; le magasin n'en avait pas. Mais il ajouta d'un air empressé : " Nous pouvons vous faire faire tout ce que vous voudrez, M. Carnegie." Quelques jours après M. Carnegie engageait Peacock comme vendeur pour sa compagnie.

Le journal où nous trouvons ces détails ajoute que M. Carnegie n'a jamais protégé de la sorte personne de ses parents. C'est toujours à de pauvres étrangers que sont allées ses faveurs.

Faites abonner vos amis au COURRIER

Le Roman D'une Croyante

Par Jean de la Brète

No. 3

—Vous l'aimez du moins pour vous, dis je, tellement blessée que ma timidité et ma crainte habituelles disparurent.

—C'est différent, ne changez pas la question. Tâchez de bien comprendre que votre mari est le maître en toute circonstance.

—Et vous, dis-je irritée, tâchez de comprendre que vous avez épousé une femme sérieuse et raisonnable qui ne peut supporter qu'on la traite comme une enfant. "

C'était la première fois que je lui répondais sur ce ton : l'effet fut désastreux.

" Geneviève, s'écria-t-il avec un violent mouvement de colère, vous ne me parlerez jamais ainsi, sinon....

– Sinon quoi ? " dis-je en bravant.

Mais la pencée que je courais au malheur traversa mon esprit et me causa une douleur si vive, un tel effroi, que ma colère tomba. Sans réflexion, cédant à l'impulsion de mon cœur, je me jetai dans ses bras en disant :

" Oh ! Louis, est-ce ainsi que nous devions être après si peu de temps de mariage ? Ne m'aimez-vous pas ? je ne demande qu'à vous plaire, vous le savez bien, mais ne me découragez pas, ne vous fâchez pas pour rien. "

Après un peu d'hésitation, il se radoucit et me repondit tranquillement :

" N'en parlons plus ! mais pas de scène d'attendrissement, Geneviève, je vous en prie. "

Avant de rentrer, je restai seule un instant sur le bas de la porte, demandant à l'air pur, aux senteurs exquises, aux beautés du soir pourquoi leur pouvoir mystérieux n'agissait pas sur le cœur de mon mari comme sur le mien.

III

Quel mal je me donnai les semaines suivantes pour achever d'organiser la maison complètement à son goût ! Jamais femme en émoi n'a médité plus savamment, plus longuement les moindres arrangements matériels, et jamais femme, sans doute, n'obtient moins de succès. A défaut d'autre génie, Louis avait celui de la critique.

" Un peu de patience, me disais-je ; je ne connais pas encore tous ses goûts, mais jarriverai. "

Néanmoins j'étais souvent découragée, et ce blâme sans cesse renouvelé, souvent si peu fondé, eût fatigué ma bonne volonté sans mes vingt ans qui ne se lassent jamais de renaître à l'espoir. Lorsque j'avais obtenu un mot, ou un regard presque aimable, mon cœur bondissait, j'oubliais les tiraillements, les tracasseries qui étaient pour ma nature un sujet perpétuel d'étonnement et de déroute morale.

Était-ce avec intention, était-ce simplement maladresse ? mais Louis tenait souvent de ces propos qui suppriment la confiance qu'une femme jeune et timide essaye d'avoir en elle-même.

Un jour, en pleine réunion de voisinage, il partit en guerre contre les beautés brunes,—moi seule dans le salon étais de cette couleur néfaste, — et soutient qu'il n'aimait que les femmes blondes. Le propos fut naturellement tourné en plaisanterie, et peut-être eus-je tort d'y attacher de l'importance ; mais il avait des antécédents, et le soir, en me coiffant, je regardai avec découragement mon teint brun et chaud, mes cheveux noirs dont la longueur et l'épaisseur excitaient l'admiration de ces bons petits vieillards qui m'aimaient là-bas dans ce cher vieux pastel si loin de la vie réelle !

Et, après m'être endormie en pleurant, je rêvai qu'ils étaient devenus tout à coup d'un blond cendré ravissant, que légers, ébouriffés, ils plaisaient à mon mari qui, radieux de cette métamorphose, me donnait enfin un de ces baisers passionnés auxquels je rêvais souvent les yeux ouverts, et ce baiser commençait une ère nouvelle dans ma vie de jeune femme.

Dans le salon, il y avait une large baie d'où je dominais le fleuve, devenu mon ami. A cette place favorite, je passais de longues heures solitaires. Ni mon aiguille ni mon pinceau ne m'empêchaient de creuser, creuser encore la question qui me hantait.

" M'aime-t-il ? Pourquoi me laisse-t-il si souvent seule ? Mais pourquoi ne m'aimerait-il pas ? Je suis jolie, pourtant ! "

Invariablement, m'arrêtant sur cette dernière pensée, j'allais me placer devant une glace afin de constater que je ne me trompais pas, examinant impartialement chaque détail de mon visage irrégulier, cette grande bouche qui souriait si facilement sur de belles dents, mes sourcils très marqués qui ne donnaient aucune dureté à des yeux noirs que, dans mes souvenirs les plus lointains, j'avais toujours entendu qualifier de merveilleux. Immenses, un peu enfoncés dans l'orbite, ils avaient une expression profonde et reflétaient mes impressions multiples. S'il l'avait voulu, que de choses ces yeux expressifs lui auraient dites !

Ni mon père ni mes amis ne se doutaient de mes soucis. J'allais souvent les voir, quand la permission du moins m'en était donnée, mais ils venaient rarement chez moi, grâce à Dieu ! car je craignais qu'une bourrasque ou un manque d'égards ne leur fit pressentir la vérité.

La Phine, que j'envoyais chercher tous les huit jours, afin qu'elle eût la joie et l'orgueil de repasser le linge de ma maison, observait la situation de ses vieux yeux attentifs et, avec beaucoup de peine, respectait à peu près le le silence que je gardais encore. Que lui aurais-je dit ? J'avais des doutes, mais aussi des retours de confiance : un mot, la plus légère caresse me faisait croire à son amour et accepter toutes les aspérités d'un caractère qui m'étonnait.

M. Marien était, parmi nos voisins de campagne, celui que nous voyions le plus souvent. J'avais eu tout de suite pour lui une réelle amitié, et ces bons rapports, que les circonstances rendaient intimes, m'étaient fort doux. Quand ce grand Marien, de taille un peu lourde, mal habillé, arrivant avec sa mine aimable, s'asseyait près de ma table sur laquelle il prenait quelque objet menu que ses mains distraites avaient bientôt brisé, j'avais cette sensation de bien-être moral que fait éprouver la présence d'un être auquel on se sait sympathique.

Il avait poussé très loin ses études en médecines et donnait en s'amusant des consultations à toutes les bonnes gens des environs.

" Je ne fais pas une visite sans qu'elle me coûte une pièce de cinq francs ou mieux encore, me disait-il serieusement. Avec mes distractions, mes mouvements trop brusques, je ne vais pas chez un paysan sans y casser un objet quelconque. Je crois en vérité que ces mâtins-la le font exprès de mettre à ma portée toute leur vaisselle afin d'être grassement payés quand je l'ai déteriorée."

Nous discutions sans cesse très cordialement ; mais, bien que nos idées ne fussent pas les mêmes il ne blessait jamais, comme Louis le faisait si souvent, mes plus chères croyances, Intelligent, fou d'indépendance, d'humeur voyageuse, il partait parfois tout à coup, et, pendant des mois, quelquefois des années, courait le monde pour revenir ensuite s'enfouir dans sa propriété qui confinait à la nôtre.

Quand j'arrivai à Roche-Plate, il était ressaisi tout entier par sa vieille passion pour la campagne et parlait de mener dorénavant la vie tranquille d'un ermite. Causeur animé, il s'entendait à conter ses souvenirs, et artiste, il savait, avec une expression pittoresque, rendre à merveille les impressions éprouvées au milieu des incidents de son existence vagabonde.

Il était traité par tous avec un sans-façon et une familiarité dont son caractère bon enfant s'amusait.

" Je suis désormais classé dans la catégorie des vieux garçons sans conséquence," me disait-il en riant.

Ses yeux, fort observateurs et spirituels, avaient promptement remarqué mes perplexités grandissantes devant un caractère que je ne comprenais pas encore. Que de fois sa bonne grâce pallia l'amertume de propos désobligeants ! et comme, dans son cœur excellent. il savait parfois trouver le mot qui, quoique indirect, m'aidait à sortir de détresse !

Si souvent Louis me demontait ! Un après-midi que, par hasard, il était auprès de moi, je lui montrai des fleurs que je venais de peindre à l'aquarelle.

" Elles sont fraiches et naturelles, n'est-ce pas ? dis-je d'un ton satisfait.

—Pas mal ! répliqua-t-il en s'étirant les bras. Mais tout cela ne vaut pas des confitures réussies ; voilà le talent qu'une femme doit d'abord posséder.

—Les deux talents peuvent marcher de front, dis-je en me penchant toute rouge sur mon aquarelle. On ne fait pas des confitures à chaque heure du jour.

—Non... mais on peut faire quelque chose d'utile.

– Quoi ? quand une maison est organisée et bien dirigée, que faut-il faire de plus ?

—On trouve toujours, ma chère, dit-il en bâillant. Je n'aime guère les les femmes artistes.

—Artistes ! répétai-je en essayant de sourire ; vous flattez mon infime savoir-faire d'amateur.

—Au reste, contigua-t-il de son ton froid et légèrement dogmatique, vous connaissez mon opinion sur le rôle de la femme dans la vie : les enfants, la lessive et la cuisine, voilà son terrain naturel...

Si j'avais conservé toute ma timidité l'orsqu'il s'agissait de lui exprimer mes idées et mes sentiments, je recommençais à répliquer vivement quand il me blessait. Exaspérée, je regardai un instant dans le jardin pour me calmer avant de lui répondre.

Il était rempli de roses remontantes, de chrysanthèmes en pleine floraison, de vigne vierge poussant follement un peu partout, grimpant aux arbres verts qu'elle ornait des couleurs éclatantes que lui donne l'automne.

" Vous devriez, dis-je en tournant la tête brusquement, faire arracher toutes ces fleurs et planter à la place des choses utiles : des pommes de terre et des carottes, par exemple. On pourrait même installer des pépinières.

—Que voulez-vous dire, Geneviève ?

—Que ce serait à mes yeux la conséquence naturelle de l'aphorisme que vous venez d'avancer. répondis-je vivement.

Il vint se poser devant moi, dans l'attitude d'un dieu irrité.

" Je n'aime pas beaucoup les plaisanteries, Geneviève.

Non... ni la logique non plus, répondis-je en trempant mon pinceau dans l'eau et en affectant de regarder mon aquarelle que mes yeux brouillés ne voyaient plus.

Une longue minute de silence, puis je repris d'une voix un peu tremblante :

" Quand j'aurai des enfants, et plaise à Dieu que j'en aie bientôt ! ce n'est pas cette pauvre aquarelle qui m'empêchera de faire mon devoir. Pour la lessive on n'a pas toujours du linge à plier, et quant à la cuisine, si on doit la faire soi-même, il faut mettre sa cuisinière à la porte. Il serait bien aussi d'expédier son cocher par le même chemin, afin que le châtelain soigne et attelle lui-même ses chevaux,

—Quel détestable caractère vous avez, Geneviève ! me dit-il violemment. Vous ai-je dit de prendre mes paroles à la lettre ?

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre :

" Alors, le plus simple était de ne pas les dire, ces paroles ! Elles sont d'ailleurs assez stupides pour qu'il n'eût pas été bien préférable de les laisser dans le néant."

Mais un regard jeté sur lui m'avait appris qu'il était sur le point d'entrer dans une de ces colères qui me terrifiaient. Il sortit en frappant la porte, et mes pauvres fleurs, inondées de mes larmes, ne furent bientôt qu'une masse informe.

Ah ! cette intimité morale et intellectuelle tant désirée ! Chaque jour emportait quelques miettes de l'espoir qui faisait battre mon cœur lorsque j'étais arrivée à Roche-Plate. Malgré mes efforts, le fossé qui nous séparait s'élargissait ; d'heure en heure, pour ainsi dire, je m'enfonçais plus avant dans mes solitudes. Cependant, quand nous avions des invités, mon esprit se hasardait à sortir du trou où il se tenait tout transi, et, me raccrochant

Suite à la 7 ième page.)

Coin Féminin

CHRONIQUE.

PETITE AMIE

L'autre jour, en la voyant glisser, rapide, son corps menu comme un cheveu d'argent, dans le drap sombre où elle mettait de rapides éclairs, je la comparais, par la pensée, en souriant, jolie, fragile, l'air mutin avec son oeil fin, bien ouvert à ces grossières ancêtres retrouvées dans le mobilier de l'époque des cavernes. Car, notre, petite amie, l'aiguille, ce minuscule instrument de l'industrie féminine paraît avoir existé de tout temps. Les cités lacustres la connaissaient, comme l'Egypte ancienne ou la Chine. Pompéi, la morte-vivante, nous a livré, parmi tant de vestiges sans prix, des aiguilles en fer et en bronze... Oh! le dernier point de ces aiguilles... le brin de fil tranché par la Parque !

Dès que la loi implacable du travail frappa l'humanité naissante il semble que la femme prit l'aiguille comme interprète à l'usage de la terrible obligation.

Toujours précieuse, soit que, rude et grossière elle-même, elle rassemble les éléments des vêtements primitifs, soit qu'elle raccommode — au grand siècle — le pourpoint et le haut-dechausse du bonhomme Chrysale, ou qu'elle procède à un travail raffiné ; soit que, faite d'une épine, d'une arète de poisson elle retourne à l'âge des cavernes, l'aiguille atteint peut-être au moyen âge l'apogée de la beauté de son rôle.

La petite amie, se partage avec la quenouille, les loisirs des nobles châtelaines. Elle est, guidée par ces doigts de fées, l'artisan des tapisseries merveilleuses, interminables, où les Pénélopes chrétiennes retracent les exploits de leurs époux vaillants et lointains.

...Et pendant que ma moderne aiguille, glisse son petit corps fretillant dans le drap je me surprends à mettre en opposition son labeur dans l'étoffe banale, que la mode aujourd'hui porte au Pinacle et piétinera demain, rageuse, au travail patient de sa moyenne-âgeuse sœur dans quelque tapisserie au " petit point " que nos arrières enfants admireront encore ; à la salle de couture, à son fouillis multicolore de chiffons, je me plais à comparer, pour plaindre ma petite amie, la salle basse longue, aux poutres fouillées par un naïf artiste ; dans une chaise haute, dont le dossier ajouré m'apparaît avec une rare netteté, sans doute l'ai-je admiré dans quelque vieux château ou musée ; une châtelaine, aux longues tresses blondes, promène, lente, dans l'étoffe précieuse, l'aiguille toute fière de la traine que lui fait le fil d'or qu'elle fait évoluer avec une grâce mutine. Les larges manches, qui tombent jusqu'au sol, se soulèvent et se baissent dans un doux rythme ; parfois la brodeuse s'arrète, ses grands yeux bleus, des yeux de gauloise, ont un voile humide et lorsque les paupières se baissent une larme vient atténuer l'or de l'écharpe, gage futur du brillant tournoi qui fêtera le retour du bien-aimé seigneur et maitre... et je n'ose jeter un regard sur mes manchettes étroites, sur l'étoffe vulgaire.

Je me console seulement et cesse de m'apitoyer sur le sort de mon aiguille en songeant qu'elle aussi s'est modernisée, mais qu'elle reste toujours la chère petite amie de la femme, prête à tous les services, vaillante et infatigable, chassant l'ennui de la belle paresseuse, donnant le pain à la veuve et à l'orphelin, et je l'admire, amusée, se glissant, coquette, dans le drap sombre où elle met des éclairs...

MAGALI.

MON ALBUM

Le fil dont on renoue les amitiés rompues n'est qu'un fil d'araignée.

Confesser nos désillusions est la seule manière dont notre amour-propre nous permet de confesser nos erreurs.

La beauté de l'obéissance est dans la liberté du consentement.

Les yeux qui voient l'âme sont les yeux des gens qui nous aiment.

REVE PAISIBLE

Au fond, je suis resté naïf et mon passé,
Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
De mon cœur la première et candide chimère ;
Et, lorsque je rencontre, allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux soeurs
Se ressemblant, avec d'identiques toilettes
Et portant, comme deux joyeuses goélettes
Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,
Je suis heureux ; j'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

FRANÇOIS COPPÉE.

CUISINE FRANCAISE

GELATINE DE VEAU

Ayez une épaule de veau, deux livres de poitrine de porc, une demi-livre de jambon fumé cru, deux livres de chair à saucisses.

Désossez l'épaule de veau. Enlevez une partie des chairs de l'intérieur que vous coupez en forme de lardons de la grosseur et la longueur du doigt. Coupez de la même façon la poitrine de porc frais dont vous ôtez la couenne.

Coupez aussi le jambon. Etendez l'épaule, saupoudrez de sel, poivre, épices. Mettez dessus une couche de chair à saucisses, rangez sur cette couche le lard, le jambon et le veau en les entremêlant ; mettez une nouvelle couche de chair à saucisses et ainsi de suite. Roulez et ficelez soigneusement en forme de gros saucisson. Enveloppez dans un linge, ficelez encore.

Garnissez une braisière de bardes de lard, de couenne, de carottes, oignons, clou de girofle, bouquet garni. Placez sur cette couche l'épaule avec ses os autour et un pied de veau coupé en trois ou quatre.

Assaisonnez de sel et poivre. Emplissez d'eau froide de manière que le tout baigne complètement. Couvrez et laissez cuire quatre heures. Otez l'épaule. Ne la déficelez que lorsqu'elle sera complètement froide, mieux vaut même que le lendemain.

Aussitôt l'épaule ôtée de la braisière, vous passez la cuisson, la dégraissez et la clarifiez.

Pour cette dernière opération vous vous y prenez de la manière suivante.

Battez ensemble trois œufs, blanc et jaune, versez-y la cuisson un peu refroidie et mêlez bien. Vous mettez votre mélange sur le feu jusqu'au moment où il commencera à bouillir, alors vous le mettrez sur le bord du fourneau avec feu sur le couvercle et le laisserez mijoter pendant une heure. Au bout de ce temps, vous le passerez à travers une serviette en versant avec précaution, puis vous mettez autour de votre gélatine déballée et dégagée de ses ficelles.

CREPINE DE VEAU

Prenez du veau et de la poitrine de porc frais en assez grande quantité pour, lorsqu'ils seront dégagés de leurs peaux et de leurs os, qu'il y ait de chacun environ une livre et demie.

Hachez fin veau et poitrine de porc débarrassés de leurs os et peaux ; ajoutez deux œufs, blanc et jaune, un quart de mie de pain trempée dans du lait, mais que vous avez ensuite bien égouttée et pressée. Assaisonnez de sel, poivre, épices. Mélangez bien le tout, goûtez pour vous assurer si l'assaisonnement est convenable. Enveloppez alors ce hachis dans une crépine de porc, roulez en boule et ficelez.

Faites blondir dans une casserole gros comme œuf de beurre. Faires-y prendre couleur au-dessus de votre crépine. Tournez-la. Mettez deux verres d'eau ou de bouillon, sel, poivre, un gros oignon, une carotte coupée en ronds, vos débris de viande, os et peaux.

Couvrez hermétiquement et faites cuire trois heures à petit feu.

Mettez votre crépine sur le plat. Dégraissez la sauce, liez-la avec un peu de farine ou de fécule si elle est trop claire, passez-la et versez sur votre crépine. Servez chaud.

La crépine se coupe en tranches de l'épaisseur du doigt.

POMMES AU BEURRE

Pour 6 personnes, 6 pommes moyennes. Pelez-les, videz-les avec un vide-pommes ou petit cylindre de fer blanc creux, en ayant soin de ne pas les endommager. Coupez des tranches de mie de pain que vous faites frire dans le beurre.

Beurrez la tourtière ; placez-y vos tranches de pain et les pommes dessus ; emplissez le vide de vos pommes, de sucre et de beurre ; saupoudrez de sucre. Placez sur un feu doux.

Il est nécessaire qu'elles cuisent à petit feu pour que le pain qui est dessous ne brûle pas et que les pommes ne dessèchent pas trop.

On peut couler dessus, au moment de servir un sirop composé d'un peu d'eau et de sucre.

PAINS PERDUS

C'est une excellente friandise qui se mange avec le café au lait ou le chocolat ; on la sert aussi très bien au *five o'clock*. On la préfère généralement chaude, mais elle est encore très bonne froide et même rassie.

On prend habituellement du pain de ville, certaines personnes emploient seulement la mie et coupent les tranches de deux centimètres d'épaisseur et de largeur de trois doigts environ en leur donnant une forme régulière ; mais nous trouvons préférable de prendre du pain de fantaisie ou pain riche ; les tranches sont aussi d'égale grandeur et se conservent plus facilement entières. Le pain au lait, appelé régence dans certains pays, est encore préférable.

Faites tiédir du lait en y ajoutant un peu de sucre, et si vous voulez, parfumez-le avec de la fleur d'oranger, de la vanille ou du zeste de citron.

On aura mis les tranches de pain dans un plat creux, et on versera dessus le lait ; on les y laisse tremper un moment, puis, quand elles sont bien imbibées, on les met à égoutter.

Battez des œufs comme pour faire une omelette ou encore séparez les blancs, avec lesquels vous faites une demi-neige ; mélangez aux jaunes.

Mettez dans la poële un bon morceau de beurre frais ; quand il est chaud trempez les tranches de pain dans les œufs battus, enlevez-les avec une écumoire et placez-les dans la poële, les unes à côté des autres. Faites prendre belle couleur des deux côtés. On continue de même pour les autres mais il ne faut pas laisser les tranches séjourner dans l'œuf ; elles y sont mises au fur et à mesure.

Il faut beaucoup de beurre pour frire les pains perdus ; aussitôt retirés de la poële, on les saupoudre de sucre en poudre mêlé à de la cannelle également en poudre.

Les pains perdus seraient encore plus délicats si on les faisait avec de la brioche rassie.

CAUSERIE Du DOCTEUR.

Le Baillement.

L bâillement est un acte physiologique, en partie involontaire, dont le but naturel est de renouveler, plus complètement que dans une aspiration ordinaire, l'air contenu dans les poumons. Il consiste dans une expiration également prolongée et parfois saccadée.

Le bâillement s'accompagne presque jours de pandiculations et d'extension des membres, ainsi que d'une augmentation plus ou moins considérable des secrétions salivaires et lacrymales.

L'écartement des mâchoires est toujours très marqué dans les baillements; il importe de le modérer par la volonté ou par l'application de la main, si l'on ne veut s'exposer à la luxation du maxillaire, qui est loin d'être rare pendant cet acte physiologique. Alors, la bouche reste grande ouverte, la mâchoire immobile ; les joues sont déprimées, le menton est projeté en avant, la déglutition et la phonation sont rendues à peu près impossibles. Pour réduire la luxation, l'opérateur garnit ses deux pouces de linge et les introduit le plus loin possible dans la bouche du malade. Les autres doigts sont ramenés sous le menton, de manière à embrasser complètement la mâchoire, que l'on abaisse fortement en la repoussant en arrière ; pour éviter les morsures, cette manœuvre doit être faite très rapidement.

Les causes réflexes les plus ordinaires du bâillement sont l'ennui, la fatigue, la faim, le besoin du sommeil, les malaises divers. Toutes les fois que la nature a besoin d'obvier au ralentissement respiratoire, elle provoque cet acte spasmodique instinctif. Mais le bâillement peut devenir morbide ; il est souvent le symptôme involontaire des digestions laborieuses et des dyspepsies à forme névropathique ; il est le compagnon fréquent des névroses. Dans l'épilepsie, il annonce le début et la fin de la crise. Dans l'hystérie il est presque aussi commun que le hoquet.

Il y a quelques années, on pouvait voir à la Salpétrière une hystérique de dix-sept ans qui bâillait plus de 7,000 fois pendant la journée. Ces cas sont rares et indiquent une grave altération des fonctions du système nerveux. Dans la chlorose et l'anémie, observons la fréquence du bâillement ; on le met sur le compte de l'ennui professionel des jeunes filles.

En réalité, le bâillement est l'indication d'un organisme insuffisamment riche dont l'oxygénation laisse forcément à désirer ; il se fait alors instinctivement, un appel de fonds, si j'ose m'exprimer ainsi, au système respiratoire, puisque, le cœur, échappant à l'empire de la volonté, ce système est le seul qui puisse répondre.

L'imitation a une influence extrème et bien connue sur le bâillement; cette influence se traduit même chez les animaux, et rien n'est plus aisé que de faire bâiller un chien. Il suffit même, à certaines personnes pour bâiller, d'imiter l'écartement des mâchoires et maniant très lentement les branches de ciseaux en suivant des yeux leurs mouvements. Il faut une grande force de volonté pour résister à la contagion de cet acte physiologique. J'ai bâillé plus de dix fois en écrivant cette causerie, et, à coup sûr,, amis lecteurs, vous bâillerez davantage encore en le lisant ; vous pardonnerez à l'écrivain, en considération du sujet traité,..

Il est parfois utile de provoquer le bâillement au moyen de l'imitation ou de l'auto-suggestion. C'est ainsi que le docteur Megeli a démontré que l'on peut utiliser les effets curatifs de cet acte physiologique dans certaines affections de la gorge, le catarrhe de la trompe d'Eustache, avec douleurs d'óreilles et affaiblissement de l'audition, les pharyagites, etc . . . Pendant l'acte de bâillement, il se produit en effet, une distension remarquable de toute la musculature du pharynx et du voile du palais, le bâillement opère une sorte de massage de ces muscles qui se rouillent dans leur torpeur et les débarrasse des diverses secrétions morbides qui s'y trouvent contenues, Toutes lss mucosités tombent ainsi, dans l'entonnoir pharyhien. C'est pourquoi, conseiller, dès le début des pharyngites, une série de baillements successifs soulagera instantanément, les symptômes douleureux et principalement les douleurs d'oreilles. Bien des personnes sujettes aux affections de la gorge se livrent d'ailleurs, instinctivement, au bâillement et font fréquemment avorter ainsi les poussées aigües.

DR. MONIN.

CULTURE PHISIQUE.

A L'ENVERS.

Depuis que l'étude de l'hygiène a pris une si grande vogue, tout le mon de veut écrire sur la question. Aussi il se pond quelquefois des théories qui resteront longtemps dans le trésor des platitudes humaines.

La dernière bétise pondue nous vient de New-York. Un grand journal de la métropole raconte gravement, avec force illustrations, la théorie du grand savant docteur Cerboni.

Cè bon savant a découvert qu'il ne faut pas prende de bain pour vivre vieux. L'eau et le savon, dit-il, enlèvent l'enduit qui colle à la peau le corps gras qui le rend élastique, et la peau ainsi dénudée ne protège plus le corps aussi bien.

A ceux qui lui disent que l'eau et le savon enlèvent aussi la crasse et les microbes, le savantissime Docteur Cerboni réplique que la crasse non désagrégée héberge toute une floraison de microbes bienfaisants, qui ne nuisent pas à la santé.

Que pensez-vous de cette théorie ?

Nous avons cité cet exemple pour montrer qu'il faut être très prudent dans le choix de ses auteurs sur les questions d'hygiène. Il existe dans le monde aujourd'hui une infinité d'ouvrages et de revues sur l'hygiène; la culture physique et l'athlétisme, et parmi tous ces ouvrages, et tous ces écrits, on trouve beaucoup de bon, et souvent du mauvais. Les théories fausses ne sont pas toujours aussi absurdes que celles du bon Docteur Cerboni, mais elles sont par le fait même plus dangereuses, parce qu'elles sont plus difficiles à démêler.

Il importe donc à nos lecteurs de ne pas adopter des théories médicales ou hygiéniques au hasard de leurs lectures. Attendez que les faits soient pesés, expérimentés, prouvés.

Enfin, espérons que nos lecteurs n'adopteront pas le système du Docteur Cerboni. Souhaitons aussi que ce bon Docteur [illegible] sa théorie jusqu'au [illegible] de se laver les pieds.

Dr J. P. GADBOIS.

Du *Soleil*.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 25 Octobre 1906

Le Subside Fédéral.

La conférence Interprovinciale vient de terminer ses travaux après une semaine d'efforts. Elle était composée des premiers Ministres de chaque province de la fédération et présidée par l'Honorable Gouin, premier Ministre de la Province de Québec.

Le conseil de Premiers Ministres avait à conférer sur plusieurs questions importantes notamment sur le subside fédéral et son augmentation.

Lors de la constitution de la fédération, en échange des droits abandonnés par les provinces, le gouvernement fédéral s'engageait à verser à ces provinces un subside de 80 cents par tête calculé sur la population du précédent recensement décennal soit celui de 1861.

Mais depuis 1861 la population a considérablement augmentée, soit par la natalité, soit par l'immigration.

Notre développement commercial a marché de pair avec l'augmentation des revenus du gouvernement fédéral pendant que les revenus provinciaux ne s'accroissaient que lentement et dans des proportions inférieures aux dépenses.

Aussi, l'initiative de l'honorable Gouin qui proposa la discussion du subside fut-elle bien accueillie dans toutes les provinces.

Cependant on prévoyait des difficultés bien nombreuses. Mais grâce à la bonne harmonie des ministres, on a pu arriver sans trop d'efforts au règlement de la situation.

Un instant l'intransigéance du premier ministre de la Colombie Britannique M. McBride a failli tout compromettre, Ce dernier considérant la position géographique et les conditions exceptionnelles de sa province demandait une augmentation si exagérée du subside que ces collègues crurent devoir ne pas accepter.

M. McBride sans vouloir se rendre compte des conditions des autres provinces ni des concessions mutuelles qu'il fallait faire pour arriver à la bonne entente, déclara qu'il voulait obtenir tout ce qu'il demandait. Pareille demande fût rejetée avec indignation. M. McBride dans un accès de colère quitta la salle de délibération.

Cette conduite étrange fit dire à beaucoup de journaux que les ministres se séparaient sans avoir obtenu le résultat désirable.

Cependant sous l'influence des ministres fédéraux. M. McBride s'est radouci et les ministres des provinces ont décidé, en raison des conditions exceptionnelles de la Colombie Britannique d'allouer à cette dernière province une somme additionnelle de $100,000 payable chaque année pendant une période de 10 ans.

Sauf cet incident, et avec un esprit de solidarité très frappant, les ministres examinèrent successivement la situation de chaque province et les demandes formulées. D'un commun accord ils adoptèrent les résolutions suivantes pour ce qui a trait au subside.

Subsides *per Capita* :

Jusqu'à 2,500,000 habitants—80 cents à partir de ce chiffre et pour l'excédent, 60 cents.

Basés sur ces chiffres les résolutions adoptées amènent les augmentations suivants pour chaque province :

Ontario	$789,484
Québec	599,865
Nouvelle-Ecosse	177,659
Nouveau-Brunswick	130,000
Manitoba	130,000
Colombie-Anglaise	215,000
Ile du Prince Edouard	70,000
Alberta	130,000
Saskatchewan	130,000

Cette augmentation portera les subsides fédéraux touchés par notre province à $180,000.

Sir Wilfrid Laurier a annoncé officiellement aux représentants des provinces que leurs résolutions avaient l'approbation du cabinet fédéral.

A la prochaine session un projet de loi sera déposé aux communes, ayant pour objet de demander au parlement impérial de modifier l'acte de l'Amérique Septentrionale Anglaise dans le sens indiqué par les résolutions de la conférence interprovinciale.

Ainsi formulées ;

1e Que le subside *per capita* de 80 cents soit calculé d'après la population du dernier recensement decennal et non point comme cela avait été fait jus'qu'ici d'après le recensement de 1861.

2e Que le subside spécifique pour l'administration civile et la législation, soit aussi augmenté suivant la population de chaque province.

Au cours de la conférence, l'abolition de la taxe qui frappait les commis-voyageurs a été décidée à l'instigation de Sir Wilfrid Laurier.

Avant la conférence plusieurs journaux enregistraient des bruits plus ou moins fantaisiests sur l'attitude que prendait le gouvernement fédéral devant les réclamations des provinces, plusieurs disaient même que Sir Wilfrid avait préparé une liste des droits que les proviences devraient abandonner, si les subsides étaient augmentés.

Tous ces bruits sont démentis par l'attitude du gouvernement fédéral qui a comme nous l'avons dit plus haut, approuvé les résolutions des premiers ministres provinciaux.

Lectures Malsaines.

Je lisais il y a quelques jours dans un journal américain, un fait divers annonçant qu'une jeune fille de 14 ans s'était suicidée au milieu d'un groupe de camarades.

Cette jeune fille venait de lire un roman sensationnel, son pauvre cerveau troublé par ce roman, n'a pu résister à la forte impression ressentie au cours de la lecture. S'incarnant avec l'héroïne du roman, cette fillette a trouvé que le suicide était un acte magnifique et froidement en présence de ces jeunes amies elle s'est donné la mort.

Je ne connais rien de plus navrant que cette sombre histoire.

Elle est cependant le résultat plus fréquent qu'on ne le suppose, de la lecture des romans à sensation.

Dans ceux-ci, véritables chefs-d'œuvre d'amoralité, les crimes, les vols, les assassinats et surtout le suicide sont cyniquement prônés. Pas un instant on ne cherche à inspirer l'horreur de tels actes, bien au contraire. Par les artifices les plus extraordinaires que l'imagination la plus désordonnée peut trouver le voleur, l'assassin est enveloppé dans un réseau de circonstances telles que l'esprit du lecteur est amené à conclure que le crime dans certains cas devient logique et héroïque.

Que ce lecteur ait tant soit peu l'esprit faible, que ce soit un enfant, et les ferments sanguinaires, que des siècles de civilisation n'ont pu éteindre se réveillent, et voilà un être prêt à devenir lui-même héros d'un roman sombre.

Le roman sensationnel est d'autant plus dangereux qu'il forme la base des lectures de gens sans culture, souvent incapables d'analyser leurs sentiments leurs inspirations et qui par conséquent s'assimilent facilement aux héros du roman.

Au lieu de chercher à utiliser de pareilles facultés d'assimilation en ne leur mettant sous les yeux que des lectures morales et réconfortantes, n'a-t-on pas poussé l'inconscience jusqu'à développer outre mesure la production du roman feuilleton et souvent même à décorer ce dernier d'œuvre d'art. Pour faire une œuvre d'art, il faut avoir du génie, et le génie n'est pas neutre, ou il est utile ou il est nuisible.

Il ne vient à l'idée de personne de proclamer que le román sensationnel est utile.

Au lieu de procurer à son lecteur les jouissances d'une saine lecture instructive, gaie ou reconfortante, il amène souvent la mélancolie, le découragement et quelque fois, comme dans le cas plus haut cité l'exaltation capable des pires conséquences.

Ce serait faire œuvre d'épurement de justice et de sagesse que de faire disparaître ces romans menteurs et dangereux ou dans tous les cas d'empêcher qu'ils soient publiés dans les journaux.

Et puisque je suis appelé à parler de ceux-ci, je déplorerai et condamnerai aussi sévèrement la tournure sensationnelle qu'ils donnent aux moindres faits divers.

Ouvrez quelques-uns des grands quotidiens et dites-moi si vous n'éprouvez pas l'impression que ces journaux sont destinés à éduquer des criminels encore inhabiles

Le crime est décrit avec une impudeur coupable, les moindres détails ne sont pas oubliés, on exalte ici la force du bras qui a frappé, là son adresse, ailleurs la façon dont le couteau a été retourné dans la plaie de la victime.

Il semble que ces journalistes regrettent de ne pas avoir à leur disposition des cinématographes pour animer la scène.

Mais sans doute ce genre plait-il aux lecteurs puisqu'ils encouragent de leur mieux ces journaux en ne manquant jamais de les lire

Il est encore des gens qui ne déjeuneraient pas de bon appétit s'ils ne pouvaient se régaler en même temps de la lecture d'un crime. Lecture d'autant plus intéressante que le crime est plus atroce.

Ces goûts sont d'un autre âge et il est étrange qu'il se trouve encore des gens assez peu scrupuleux pour spéculer sur d'aussi bas instincts.

Honneur bien mérité.

M. E. H. Rouleau, docteur en médecine, Consul de Belgique, à Calgary, vient, tout dernièrement, d'être l'objet d'une distinction honorifique dont nous le félicitons vivement.

Sa Majesté le Roi des Belges, reconnaissant les services qu'il a rendus durant 18 ans comme consul de Belgique, lui a conféré la croix de " Chevalier de l'Ordre de Léopold, qui est l'ordre belge le plus élevé.

Certes, si jamais distinction a été bien méritée c'est bien celle-là.

Travailleur infatigable, d'une aménité parfaite, la colonie belge de l'Alberta a toujours trouvé dans la personne de son consul un guide dévoné et un conseiller désintéressé.

Cette nomination a été très bien accueillie par les Belges et elle le sera, sans doute aussi bien, par les Canadiens-Français qui verront avec orgueil un des leurs recevoir une Croix si enviée.

Se faisant l'interprète de toute la population de langue française de l'Alberta, le COURRIER DE L'OUEST offre au Docteur E. H. Rouleau ses félicitations les plus chaleureuses.

Le Canada et la France

Les relations commerciales, sans lesquelles aucune autre ne peut aisément et longtemps exister, vont prendre une autre tournure, entre le Canada et la France. La chambre de commerce anglaise, à Paris, vient d'inaugurer une section canadienne, dont le but sera d'accroitre de plus en plus le commerce entre la France et le Canada.

Le comité suivant a été nommé avec mission d'organiser définitivement la section canadienne de la chambre de commerce anglaise : MM. H. F. Fletcher, représentant en France de la compagnie Allan, E. G. Barclay, A.E. Bodington, A. Coleman, Arne Furer, J. L. Pollo k, W. Hanning, Victor Revillon (de la maison Revillon & Frères.)

Des lettres ont été envoyées à la plupart des chambres de commerce et des maisons d'affaires du Canada, pour les notifier de l'existence de la section canadienne, et les renseigner sur tous les services qu'elle est en état de leur rendre pour faciliter leurs transactions commerciales avec la France. Plusieurs maisons du Canada ont répondu, en demandant à être inscrites comme membres de la section.

La section canadienne ne peut qu'être d'un très grand avantage à nos maisons d'affaires. Elle possède une longue expérience des conditions du marché français, dont nos marchands et industriels pourront profiter.

Son but particulier est d'obtenir la révision, ou plutôt l'extention de l'arrangement franco-canadien de 1893, afin d'y inclure plusieurs articles de production canadienne, actuellement soumis à des droits prohibitifs, et qui s'exploiteraient en grande quantité, sans ces droits.

La Chambre offre à ses membres canadiens, de passage à Paris, l'usage de ses vastes bureaux, 17, Boulevard de la Madeleine, tient à leur disposition les informations statistiques et commerciales que sa longue expérience du commerce français et même européen la met à même de recueillir, leur sert d'intermédiaire avec les exportateurs ou importateurs français, les aide à trouver des agents compétents (chose très importante, comme l'ont appris à leurs dépens nombre d'exportateurs), les guide dans les nombreux détours de la technique officielle des administrations françaises.

Nous ne saurions trop engager nos industriels canadiens à profiter des avantages que leur offre l'existence d'une chambre de commerce canadienne à Paris. Il est certain que l'origine française du Canada, et le nombre considérable des descendants de la France qui l'habitent, ont été pour quelque chose dans la fondation de la section canadienne de la chambre de commerce britannique à Paris. Si nos industriels canadiens-français tournaient leurs efforts du côté de la mère-patrie, et tentaient, par le moyen de la section canadienne, de capter le marché français, d'étendre leurs relations commerciales, prélude de relations plus suivies et plus intimes avec les frères de là-bas, ne serait-ce pas répondre au sentiment premier, cause de son existence ? Profitez-en compatriotes.

Jusqu'à présent, nos relations françaises ont toutes été intellectuelles, littéraires ou artistiques ; fortifions-les, étendons-les, vulgarisons-les, par le lien plus solide et plus large des relations commerciales. Ouvrons ce canal, aux rives éloignées, et au lit profond aux échanges commerciales, afin d'avoir, comme nos concitoyens anglais, l'accès libre à la source de notre nationalité et de profiter, comme nous en avons le droit, car c'est notre héritage, des progrès modernes de l'art, de la science, de l'industrie de la France.—*Le Soleil.*

Le Tarif Australien

L'agent commercial canadien, à Melborne, Australie, M. D. H. Ross, fait rapport que, d'après le nouveau tarif australien, le droit sur une moissonneuse est de $77.86. La préférence en faveur de la Grande-Bretagne, qui est de $9.10, ne s'applique qu'aux marchandises transportées sous pavillon anglais.

La différence des droits, sous le nouveau tarif sur les produits canadiens et sur les produits anglais, est très marquée, comme on peut le voir par le tableau suivant :

	Provenance. Anglaise,	Canadienne.
Bicycles ou autos	22 p.c.	33 p.c.
Chaussures	33 p.c.	44 p.c.
Bottes de caoutchou	$27\frac{1}{2}$p.c.	$38\frac{1}{2}$p.c.
Articles de caoutchouc	$27\frac{1}{2}$p.c.	$38\frac{1}{2}$p.c.
Meubles	22 p.c.	33 p.c.
Papier de tenture	$16\frac{1}{2}$p.c.	$27\frac{1}{2}$p.c.
Locomotives	$13\frac{3}{4}$p.c.	25 p.c.
Articles nikelés	22 p.c.	33 p.c.

M. Ross ajoute que, tandis que le Canada offre une préférence de 33 1-3 p.c. en faveur de l'Australie, ce dernier pays peut fort bien n'être pas disposé à accorder la même réduction.

Notre commerce

Londres, Ang. — Un expert commentant les importations faites par l'Angleterre au Canada et aux Etats-Unis, dit que pour les neuf mois écoulés, la récolte canadienne en 1905 ayant été très bonne, le Canada a vendu à l'Angleterre du blé et de la farine pour $6,250,000 de plus que pour la période correspondante de l'année précédente. Les exportations des Etats-Unis, il est vrai, dépassent encore de $2\frac{3}{4}$ fois celles du Canada, mais on calcule que probablement le blé canadien entre pour une certaine part dans le chiffre ($32,250,000) qui représente l'augmentation de l'exportation américaine en Angleterre. L'augmentation de l'exportation canadienne est pour les viandes de $5,000,000, produits de laiterie $1,750,000, poisson $5,000,000. Ce qui prouve la marge immense qui est laissée au Canada, c'est que l'Angleterre a dû importer en dehors du Canada et même de l'empire pour une valeur de $530,000,000 de ces mêmes produits.

Le nouveau Cabinet Français

Monsieur Clémenceau a été chargé de constituer le nouveau ministère.

On croit qu'il va s'adjoindre les ministres suivant :

MM. Clémenceau, Premier Mi. Inté.
Cailleau, Finances.
Briand, Travaux Publics.
Ruau, Agriculture
Thomson, Marine
Doumergue, Commerce
Général Picard, Guerre.

Un nouveau ministère est créé qui prendra nom du ministère du travail. Il aura à sa tête M. Viviani.

A part ce dernier ministre qui est un ardent socialiste, les autres sont radicaux.

Ils ont tous déjà été ministres et ont occupé les mêmes portefeuilles. Sanf le Général Picard qui n'est autre que l'ancien Lieutenant Colonel qui prit en 1895 la défense du Capitaine Dreyfus. Attitude qui alors lui valut d'être mis en disponibilité.

Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute pessonne qui est l'unique chef d'une famille ot toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décécé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être dondé au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.

POUR LES CULTIVATEURS

LA POMME DE TERRE ET SA CULTURE

Suite et fin

Le paillage avec de la paille revient trop cher, vu les résultats.

En faisant germer les pommes de terre avant la plantation, on peut les forcer de quelques jours.

Trois semaines de végétation en septembre peuvent presque doubler la récolte de pommes de terre vendables.

Il faut protéger les fanes contre les insectes et les maladies ; car le rendement sera en proportion du feuillage sain,

La doryphore de la pomme de terre (mouche à patate) et l'altise du concombre sont les insectes les plus nuisibles. On combat la première par l'emploi du vert de Paris et la seconde par la bouillie bordelaise et le vert de Paris.

Les principales maladies qui affectent la pomme de terre sont la brûlure hâtive, la " maladie " de la pomme de terre et la gale. On prévient les deux premières par d'abondantes pulvérisations de bouillie bordelaise, commencées avant l'apparition de la maladie et en en maintenant les fanes couvertes. Trois ou quatre pulvérisations suffisent. Dans trois années d'essai l'augmentation en rendement par l'emploi de la bouillie bordelaise a été de 94 boisseaux. Le coût total par acre est de quatre à six dollars.

On peut détruire les spores de la gale de la pomme de terre sur les tubercules avant de les planter en faisant tremper les tubercules pendant deux heures dans une solution de formaline ou pendant une heure et demie dans une solution de sublimé corrosif.

Il faut appliquer les pulvérisations au bon moment et le faire avec le plus grand soin si l'on veut qu'elles soient effectives.

Il est important pour réussir d'avoir une bonne pompe de pulvérisation et des ingrédients purs pour les mélanges.

On trouve maintenant dans le commerce de bonnes arracheuses de pommes de terre au moyen desquelles on peut arracher les pommes de terre plus économiquement qu'avec la charrue ou la fourche. Il faut arracher en temps sec, de sorte que les tubercules soient secs lorsqu'on les rentre.

Si les pommes de terre sont malades, il vaut mieux les laisser dans le sol aussi longtemps que possible.

Il faut conserver les tubercules dans une cave sèche, fraîche, bien ventilée, maintenue autant que possible à une température entre 33° et 35° F.

Il est ordinairement plus avantageux de vendre les pommes de terre en automne que d'attendre au printemps.

On peut maintenant acheter de bonnes machines pour trier les pommes de terre.

Le nombre des variétés de pommes de terre qui ont été essayées à la ferme expérimentale centrale depuis 1887 à 1905 est d'environ 344.

LES OS DANS L'ALIMENTATION DES VOLAILLES.

La poule pondeuse demande—ce qu'on semble généralement ignorer—une alimentation spéciale, en vue de la formation de l'œuf. Il est donc important de savoir que les principaux éléments qui entrent dans la composition des œufs sont : la chaux, l'azote et l'acide phosphorique.

Or, les os contiennent beaucoup d'allumine (substance azotée), de chaux et d'acide phosphorique, et aucun aliment connu ne renferme aussi complètement les parties constituantes de l'œuf et de sa coquille ; conséquemment, iis sont pour ainsi dire indispensables à la nourriture des volailles entretenues pour la ponte. On ne saurait donc trop en recommander l'emploi plutòt que de les laisser perdre inutilement comme on le fait dans presque toutes les fermes.

Un professeur du collège d'agriculture de la Californie, M. E. Taffa, dans une conférence donnée par lui, il y a quelques années, affirmait ainsi la valeur des os coupés :

Les écailles d'huîtres ne sont pas la seule source de calcaire où les poules puissent trouver la chaux qui est nécessaire à la formation de la coquille de l'œuf. Les os coupés contiennent aussi une proportion élevée de chaux, comme le prouve l'analyse suivante d'os propres et secs de bœufs et de moutons :

Carbonate de chaux....	6 à 7 p.c.
Phosphate de chaux....	58 a 63 p.c.
Phosphate de magnésie..	1 à 2 p.c.
Chlorure de calcium....	2 p.c.
Matière organique.....	25 à 30 p.c,

Les os contiennent aussi, outre les composés de chaux, de la protéine (alluminoïde ou substance azotée), formant la chair, ce qui ajoute encore à leur valeur comme nourriture pour les volailles. On considère généralement qu'une livre d'os (500 grammes) suffit pour 16 poules, soit environ 30 grammes par tête.

Pour atteindre le but visé, c'est-à-dire pour obtenir des os la nourriture la plus complète possible, en vue d'en obtenir un grand nombre d'excellents œufs, il faut :

1o. Que les os soient dégraissés, bouillis dans l'eau, cuits, comme par exemple, quand ils ont servi au pot au-feu ; parce qu'alors ils ne renferment plus de matières grasses toutes dommageables pouvant causer des indigestions, des diarrhées, etc.

2o. Qu'ils soient coupés de manière à ce qu'ils présentent la plus grande surface aux sucs digestifs et que leur forme les rende en même temps moins durs, c'est-à-dire de digestion facile et rapide. Pour ces raisons on devra donc préférer les machines—on en trouve facilement—qui les coupent en copeaux, à la manière d'une planche de bois dur que l'on rabote sur le bout.

Les os de pieds de bœuf et de cheval, dont on a retiré l'huile par l'ébullition dans l'eau, sont de beaucoup les meilleurs ; d'abord, parce qu'ils sont débarrassés de l'huile qu'ils renfermaient ; ensuite parce qu'ils contiennent une plus forte proportion de carbonate et de phosphate de chaux (5 à 6 p. c. de plus que les os du tronc (omoplates vertèbres, etc.)

Ils renferment, en outre, comme le démontre l'analyse, une certaine quantité de fluorine (fluor de calcium parfaitement assimilable vu qu'il est de provenance animale) substance indispensable à la bonne santé et à la vigueur des poules, ainsi qu'à la composition des œufs, tant du jaune que du blanc.

A, V.

—(Du *Laboureur*.)

LES BEURRES DEFECTUEUX

" *L'Agriculture Nouvelle.*"

Le beurre peut, dans certains cas, présenter certaines défectuosités. En général, il est assez facile de les éviter. Elle peuvent avoir pour origine une non observation de l'une ou de plusieurs des conditions fondamentales pendant la fabrication ; exemple : le beurre qui se forme mal, les beurres " noués, " " brûlé, " etc. D'autres fois, le défaut est attribuable aux récipients qui ont contenu le beurre " amer. " Les " mauvais goût " de certains beurres ont pour cause la malpropreté de la vacherie, du personnel, du matériel, etc. Lss conditions de bonne conservation mal observées ont pour conséquence le beurre " rance. " Enfin, d'autres défauts sont dus surtout à l'influence de la saison ; tel est le beurre mou. Nous passons toutes ces anomalies en revue afin d'en pouvoir discerner les causes, éviter ces dernières pour obtenir constamment un beurre normal.

Il arrive parfois que le beurre ne se forme pas pendant le barattage Aussi longtemps que la baratte est actionnée, le " grain " ne se forme pas ; la crême reste fluide et même s'éclercit ; une mousse abondante se produit à l'intérieur de l'instrument.

Cet accident se constate le plus souvent quand on met en œuvre de la crème trop douce ou, au contraire, trop acide. L'acidité, qui augmente pendant la maturation de la crème, précipite en partie la caséine qui est toujours entraînée pendant l'écremage ; ainsi est rendue plus facile l'agglomération des globules gras. Rappelons qu'en cette saison la crème doit, aussitôt après son extraction, être refroidie brusquement à une température aussi basse que possible et maintenue ainsi pendant trois ou quatre heures. Au bout de ce temps, on lui laisse prendre la température de 14° ou 16° favorable à la maturation. Celle-ci est conduite jusqu'à l'obtention d'une acidité de 55° à l'acidimètre Dornic pour les crèmes claires.

Le "beurre brûlé " a pour cause un barattage à la fois trop rapide et trop prolongé. Dans ces conditions et aussi l'influence d'une température élevée dans la baratte, la pâte du beurre perd de se consistance, s'agglomère mal et file. Rappelons à ce sujet que la durée du barattage doit être comprise entre trente et quarante-cinq minutes. La température à observer pour les crèmes bien mûres est celle de 15°-16°.

Le beurre " noué " se présente dans la baratte avec un aspect granuleux ; il contient un très grand nombre de petis grains de beurre, très durs. La saveur est bonne, cependant, le produit se conserve mal et perd bientôt ses qualités. L'accident provient de ce que le beurre nouvellement formé dans la baratte, débarrassé de son sérum a été lavé très brusquement avec une eau trop froide. Des grains se sont glacés, durcis ; ils perdent leur onctuosité. La pâte ne s'agglomère pas au malaxeur. Il faut avoir recours aux lisseuses : la pression énergique que supporte le beurre entre les deux cylindres de ces appareils finit par souder entre eux les petits grains et contribue ainsi à la formation d'une pâte homogène.

On sait evec quelle facilité le lait absorbe et conserve les mauvaises odeurs. La malpropreté de la laiterie peut donc dèfavorablement influencer la saveur du lait et, par suite, celle du beurre qui en provient. Les étables doivent donc être toujours tenues propres, bien ventillées. Les litières fréquemment renouvelées, mais à des heures différentes de celles de la traite afin que l'atmosphère de la vacherie soit calme et ne contienne pas d'impuretés sous peine d'insuccès constants, la laiterie ne sera jamais placé trop à proximité de locaux mal odorants, tel que les étables, les porcheries, ou encore de dépôts de matières en décomposition, comme les fumiers. Enfin, la propreté du personnel, et surtout des vases servant à la réception du lait, est évidemment nécessaire au même titre.

(A suivre.)

Extention du Pacifique.

Montréal sera bientôt en communication directe avec Spokane, ville des plus importantes de l'Etat de Washington. Cette communication sera établie par voie du Pacifique Canadien. Fait digne de remarque, cette nouvelle route sera la plus courte allant de Spokane à l'est, comptant même toutes les lignes américaines. Cette déclaration a été faite par un de nos hommes les plus entendus en la matière, M. Conner Mallott, chef du département de publicité de la Spokane & Eastern Trust Company, actuellement en route pour New-York.

Au Yukon.

Ottawa—Le Parlement sera requis d'accorder une charte pour la construction d'un chemin de fer de la frontière sud des Territoires du Nord-Ouest à Dawson City par la vallée de la rivière Yukon ou la route la plus favorable, avec pouvoir d'établir des compagnies de navigation sur les voies d'eau navigables du Nord-Ouest.

Il est fort probable qu'Edmonton sera pris comme première base de la ligne projetée.

A Saint-Hyacinthe.

Saint-Hyacinthe. — Un accident est arrivé ces jours derniers, à un serrefrain du G. T. R., M. Joseph Gagnon.

En attelant deux wagons à marchandises, M. Gagnon s'est fait couper deux orteils. C'est en frappant avec son pied sur la partie en fer qui réunit deux wagons, pour la mettre dans une bonne position de fonctionnement que cet accident est arrivé àu serre-frein.

Il a été transporté immédiatement à l'hôpital Saint-Charles où les médecins lui ont donné les soins que requérait son état, M. Gagnon habite Sherbrooke.

La Fièvre Typhoide dans le Nouvel Ontario.

Les dépêches rapportent que durant le mois de septembre la fièvre typhoïde a fait des ravages considérables à Port Arthur, Fort William, Sault Ste-Marie. Copper Cliff, Parry Sound et Rivière à la Pluie.

On porte le nombre de cas à 231 et le nombre des décès à 25.

Un Interview du Président du Grand Tronc Pacifique.

" Nous avions entrepris une tournée d'inspection et je crois que nous avons vu beaucoup de choses. Pendant les 27 jours que nous avons cheminé dans la prairie, entre Portage la Prairie et la Saskatchewan, nous avons été rarement hors la vue des équipes de construction. Il serait difficile de dire le nombre d'hommes qui sont à l'ouvrage, mais il doit y en avoir plusieurs milliers, nous aurions de l'emploi pour des milliers d'autres si nous pouvions les avoir. Jusqu'aujourd'hui la rareté de la main-d'œuvre, est la plus grande difficulté que nous avons rencontrée. Les choses vont aller mieux maintenant que les récoltes sont terminées et que les aides sont disponibles pour d'autres travaux.

" Autant que possible nous allons engager ces gens-là et les tenir à l'ouvrage tout l'hiver. Naturellement la température va empêcher les travaux à l'extérieur en bien des endroits, mais partout où la chose sera possible nous allons continuer les opérations afin d'avoir nos hommes sur les lieux dès les premiers jours du printemps ; je m'attends à ce que nous fassions des progrès prodigieux l'an prochain.

M. Hays dit qu'il est enchanté du site finalement choisi comme point terminus du Grand Tronc Pacifique à Prince Rupert. Il y a de grandes étendues de terre et un magnifique port naturel qui exigera peu de travaux pour devenir un centre de traffic important entre l'Europe, les autres ports d'Amérique et l'Orient. M. Hays confirme la nouvelle que le Grand Tronc Pacifique a l'intention de construire immédiatement un hôtel de $40,000 à Prince Rupert et de continuer pendant tout l'hiver à jeter les bases de la future ville. "C'est maintenant une vieille histoire, ajoute-il, mais le pays de l'ouest est incroyablement riche. Nous avons pu voyager le long de la ligne du Grand Tronc Pacifique, mais bientôt ce ne sera plus possible. De tous côtés nous avons pu voir qu'une fois colonisée la contrée sera abondamment prodigieuse. Je suis déjà allé dans l'Ouest canadien, mais jamais je n'en suis revenu avec une foi aussi robuste en son avenir."

Le président du Grand Tronc Pacifique était accompagné de MM, Frank D. Morse, gérant-général, et Henry Philips, secrétaire de la compagnie.

Sinistre Maritime.

Hong Kong (Chine). — Le Steamer " Hankow," venant de Canton, a été détruit par un incendie à son quai, un peu après trois heures, ce matin. Des centaines de passagers chinois ont été brûlés et une cargaison de grande valeur a été détruite. Tous les passagers européens et les membres de l'équipage ont pu être sauvés.

Le " Hankow " appartenant à la China Navigation Company, de Londres, et avait été construit à Glasgow en 1876. C'était un navire en fer, long de 308 pieds et jaugeant 3,073 tonneaux.

Le " Hankow" portait 2,000 passagers chinois et sept Européens, et une cargaison de nattes et de soiries. Il est arrivé de Canton à trois heures du matin et fut aussitôt amarré au quai.

Le premier officier rapporta au capitaine Branch que le feu était à bord. Le capitaine ordonna alors au premier ingenieur de mettre en action le service d'incendie, mais cela fut impossible parce que moins de deux minutes après que l'alarme eut été donnée, les flammes avaient envahi le navire de la poupe à la proue. Le capitaine Branch éveilla alors les passagers européens, qui se hâtèrent de quitter le navire, les femmes dans leurs vêtements de nuit.

L'équipage fut obligé de quitter le navire, qui était devenu une véritable fournaise. Les passagers chinois étaient en proie à une panique effrayante. On entendait leurs cris d'horreur et leurs appels à l'aide, mais il fut impossible de leur porter secours à cause du caractère inflammable de la cargaison. Des centaines d'entre eux furent brûlés et un grand nombre d'autres se jetèrent à la mer et se noyèrent.

On met en avant plusieurs théories sur la cause de l'incendie. Celle qui semble la plus accréditée est que le feu a été mis à bord du "Hankow" comme parti de l'exécution d'un programme du " boycott " organisé contre les navires anglais.

Un Pont Colossal

On dit que le Pacifique Canadien étudie un plan qui lui permettrait de raccourcir d'un jour et demi la traversée du Pacifique.

Ce plan comporterait la prolongation de la voie ferrée, par des ponts sur le détroit Seymour, sur l'île de Vancouver et la céation d'un nouveau pont terminus à l'extrémité nord-ouest de l'île, ce port se trouverait encore de plusieurs centaines de milles au sud de Prince Rupert, le terminus du Grand-Tronc-Pacifique.

Camille Saint-Saens.

New-York—Saint-Saëns, le célèbre compositeur français, pianiste et organiste, quittera la France la semaine prochaine pour venir aux Etats Unis et au Canada. L'auteur de *Samson et Dallila*, pourtant un intrépide voyageur qui a parcouru la moitié du monde, n'était encore jamais venu en Amérique, même pour un voyage d'agrément. Quoique ayant dirigé l'exécution de ses plus belles œuvres dans toutes les grandes capitales de l'Europe, il avait jusqu'ici résisté aux offres les plus tentantes des impressarios américains.

COHOES, N.-Y.

Une mort épouvantable.

La colonie canadienne vient d'être jetée dans la plus vive consternation par suite de la mort de Mme Célina Gadoua, qui a succombé, à l'hôpital aux horribles brûlures qu'elle s'est accidentellement infligées. Mme Gadoua, fille adoptive de Mme Boneau, 88, rue Lancaster aidait à cette dernière aux travaux de la cuisine. Vers sept heures du soir, vendredi, elle descendit à la cave portant sous ses bras quelques boîtes de conserve et de la main droite, une lampe allumée. Elle trébucha, dans l'escalier et la lampe lui tomba dès mains. Le feu se communiqua aux vêtements de la pauvre femme et, en quelques secondes elle se trouva enveloppée de flammes. Ses cris attirèrent Mme Boneau qui, au lieu de lui porter secours, sortit précipitamment de la maison en criant : au feu ! au feu ! M. Grégoire, qui habite la même maison, descendit à la cave, transporta la victime dans la cuisine et courut, donner l'alarme. Quand les pompiers arrivèrent, la malheureuse femme était épouvantablement brûlée ; il ne lui restait aucun vestige de vêtement, tout avait été consumé sur elle. Les Drs Keough et Archambault, furent appelés et lui prodiguèrent leur soins, pendant que l'abbé Surprenant lui administrait les derniers sacrements. Transportée à l'hôpital, Mme Gadoua expirait quelques heures plus tard.

Mme Gadoua était née à Saint Jean, P. P., et était agée de 56 ans. Elle habitait Cohoes depuis 45 ans et était la tante de l'officier de police Gadoua.

PROVIDENCE, R.-I.

Un déraillement

Providence. — Le Knickerbroker Express, un des plus rapides sur le N. Y., N. H. et H. R. R. en route pour New-York et marchant à une vitesse de soixante milles à l'heure, a déraillé à deux milles à l'ouest d'East Greenwich, à Hunt's Bridge, et a échappé miraculeusement à la destruction. En arrivant près de ce pont que l'on répare actuellement, un des chars Pullman a frappé une grosse pierre qui se trouvait près de la voie faisant dérailler les deux derniers wagons. Le train fut arrêté immédiatement et par un hasard vraiment miraculeux, aucun des voyageurs n'a été blessé. Après une heure de travail, les wagons déraillés étaient remis en place et le train se rendait à Wickford Junction où on détacha un wagon trop endommagé pour continuer le trajet.

WARREN, R.-I.

Un fou dangereux.

Warren. — Pierre Charrette, un jeune Canadien-français, sujet à des hallucinations obsédantes et croyant constamment que tout le monde autour de lui se liguait pour l'empoisonner, a fait une scène à la gare du chemin de fer Consolidé. Il devint furieux et les personnes qui se trouvaient dans la gare à ce moment durent s'éloigner pour éviter ces violences. A un moment donné, il saisit un homme par les cheveux et se mit à le secouer, pendant qu'il brandissait dans son autre main une clef de serrure longue d'environ un pied. Les autres personnes crurent que l'outil qu'il tenait dans sa main était un revolver ; une femme s'évanouit et les autres personnes s'enfuirent au plus vite.

Finalement la police que l'on avait prévenue, vint s'emparer du forcené, mais ce n'est qu'après bien de peines et misères que les constables ont réussi à réduire Charrette à l'impuissance et le conduire au poste. Le prisonnier a dit aux agents qu'il était sûr que l'on voulait l'empoisonner.

Northampton, Mass.

Les Artisans Canadien-français ont eu leur assemblée régulière lundi dernier dans la salle Duvernay. M. Joseph Paul a fait son rapport de la soirée de dimanche soir à Easthampton, et en reconnaissance de ses services il a été élu président honoraire de la succursale du Sacré-Cœur. Il y a eu plusieurs discours par le Dr J. A. Marin le Dr W. Rouillard, Georges Archambault, Garnett, Maigret. Des cigares et des rafraîchissements ont été servis.

Jusqu'à la Baie James

Québec,— Il y a tout lieu de croire qu'il se fait des efforts dans le but de prolonger le chemin de fer Québec et Lac St-Jean jusqu'à la baie James et qui passera par Chibougamou, afin d'y développer les ressources minières. Des financiers new-yorkais sont arrivés en ville. Ils s'intéresseront au projet. Avec les officiers de la Cie du Q. et L. St-Jean, ils se sont embarqués pour Roberval en convoi spécial et de là se sont rendus à la Chûte à l'Ours, à trente milles au nord-ouest de Roberval. Toute cette région jusqu'à Chibougamou et jusqu'à la baie James est fertile, et les capitalistes ont été réellement et agréablement surpris de la multiplicité des ressources de la région. A la Chûte à l'Ours, il y a un pouvoir d'eau d'au moins 30,000 chevaux-vapeurs. Ces messieurs, de retour à Québec ont discuté le projet et il semble que ces capitalistes sont disposés à le réaliser.

Le chemin de fer de la Baie James

Toronto.— La ligne de raccordement entre cette ville et Parry Sound era terminée de bonne heure, cet automne. Cette voie ferrée sera de nouveau prolongée, l'an prochain, jusqu'aux monts Moose, où il existe plusieurs mines de fer d'une grande valeur.

Le but de la construction de ce chemin de fer était d'abord de se créer un débouché, vers le sud, pour le transport du minerai, et ensuite, de s'assurer le trafic des passagers, qui fréquentent les vastes régions du Muskoka.

MM. Machenzie et Mann contrôlent les mines des Monts Moose, mais ils sont incapables, actuellement, de procéder à la complète extraction du minerai, par suite du manque de communications.

On considère que la ville de Toronto serait le centre le plus avantageux pour l'érection des hauts fourneaux. Ainsi la distance entre les monts Moose et cette ville est moins considérable que celle entre Montréal et la région minière, par voie de Sudbury.

On dit que la Cie du Canadian Northern pousse les travaux de construction du réseau de la Baie James avec une très grande activité, afin de hâter la mise en exploitation des mines de fer, contrôlées par MM. Mackenzie et Mann.

Perte d'un Sous-marin.

Bizerte, Tunisie — Le sous-marin français *Lutin* a quitté ce port ces jours derniers pour faire des expériences de plongée. Etant parti le matin, des signaux furent reçus à dix heures du soir annonçant sa disparition. Deux torpilleurs et un remorqueur ont été envoyés à sa recherche, mais on n'a encore reçu aucune nouvelle du sous-marin.

Paris—M. Thomson, ministre de la marine, a reçu du commandant naval à Bizerte, une dépêche officielle, confirmant le désastre du *Lutin*. Cette dépèche se lit comme suit :

" Le sous-marin *Lutin*, en faisant des expériences de plongée, au large des quais, a disparu sous les yeux du navire qui l'accompagnait. Des opérations de dragage ont été commencées immédiatement, et on a senti une résistance à une profondeur de 130 pieds près de l'endroit où le *Lutin* a coulé."

Le principal espoir de le renflouer à temps pour sauver la vie aux hommes, qui y sont enfermés, repose sur l'assistance qu'apportera le navire de sauvetage danois, le *Polyer Wilhelm*, qui se trouvait heureusement au large du cap Farina et a immédiatement été envoyé au secours du *Lutin*.

Paris 18—On a affirmé aujourd'hui, au ministère de la Marine, que le *Lutin* était muni de poids de sureté placés sous sa coque, arrangés de façon à se détacher automatiquement, destinés à permettre au navire de remonter à la surface en cas de danger. Une voie d'eau ou un accident aux machines, a seul pu, ajoute-t-on, empêcher cet appareil de fonctionner.

La *Lutin* n'est pas un véritable sous-marin. Il a été construit pour naviguer à la surface au moyen d'engins à pétrole, excepté quand il devait planger pour lancer des torpilles, alors il était actionné par un edynamo.

L'amiral Ballue a télégraphié au cours de la journée qui le *Porger Wilhelm* est arrivé sur la scène du désastre, mais que le temps n'est pas favorable aux opérations de sauvetage.

Bizerte, 18—Les préparatifs en vue d'essayer de renflouer le *Lutin* ont été commencés hier au point du jour. L'amiral Ballue est parti hier matin de bonne heure, pour aller vérifier l'endroit, à trois milles de la côte, où le navire est censé avoir coulé.

Les chances de renflouer le *Lutin* à temps pour sauver la vie de l'équipage sont considérées très minces.

La Valette, Ile de Malte, 18—Le cuirassé anglais *Implacable*, le croiseur cuirasse *Carnerveron* et le contre-torpilleur *Albatros* sont partis à toute vapeur hier après-midi pour Bizerte. Ils ont à bord des scaphandriers qui aideront à sauver le *Lutin*.

Paris, 18—On a déclaré au ministère de la Marine, hier après-midi, qu'il n'y avait pratiquement aucun espoir de ramener vivants à la surface les marins du *Lutin*.

La Banque Ontario est obligée de cesser ses opérations.

La Banque d'Ontario, une des plus vieilles banques de la province voisine, a subi, récemment, à la suite d'opérations imprudentes de son gérant, des pertes considérables à la bourse de New-York. Ces pertes ont jeté le désarroi parmi les directeurs, qui se sont adressés à la banque de Montréal pour en obtenir de l'aide.

La Banque de Montréal, après avoir fait examiner l'actif de la banque, proposa de se charger de tout son passif à condition qu'on lui vende en même temps toutes les actions à 65 p.c.

Cette offre, traduite en chiffres, équivaut à ceci :

Le capital de la banque est de $1,500,000 ; elle avait un fonds de réserve de $700,000, soit ensemble $2,200,000, La Banque de Montréal offre 65 p.c. sur $1,500,000, soit $975,000. La perte pour les actionnaires, serait donc nominallement de $1,325,000. Mais puisque la banque se charge de eur payer $975,000 c'est que les créanciers de tout genre, porteurs de billets et déposants, n'ont absolument rien à craindre. Ils ont droit d'être payés jusqu'au dernier sou avec l'intérêt s'il y a lieu, avant que les actionnaires reçoivent la moindre chose.

Le gérant, M. McGill, a démisisonné. La banque ne prendra aucune action contre lui. Il prétend, d'ailleurs, n'avoir fait les opérations en question que du consentement des directeurs.

Il n'y a eu que fort peu de panique, chez les déposants, à Montréal, dans la matinée de samedi, il n'a été retiré que quelques comptes. Dans les bureaux une affiche annonçait que la ruccursale de la banque Ontario était devenue une succursale de la banque de Montréal.

De sorte que maintenant, les déposants n'ont plus besoin de craindre. La prise de possession par la banque de Montréal a été faite en même temps dans toutes les succursales.

Toronto.— Le gérant McGrill vient d'être arrêté pour irrégularités dans ses comptes. C'est le gouvernement qui le poursuit.

Catastrophe Minière.

Durham, (Angleterre)—Une explosion s'est produite, ces jours derniers, dans la charbonnerie Wingate, près d'ici, et à peu près deux cents mineurs ont été enfermés dans les galeries. On croit qu'une centaine d'entre eux sont en sureté dans une galerie inférieure, mais il y en avait entre soixante et quatre-vingts dans la galerie où l'explosion s'est produite.

A deux heures de l'après-midi, on avait retrouvé vingt-quatre cadavres, trente mineurs vivants avaient été ramenés a la surface d'une partie de la mine, et quarante-quatre d'une autre partie. On espère que les 131 mineurs qui sont enfermés dans une galerie inférieure pourront être ramenés à la surface avant la nuit. Ils ont pu communiquer avec ceux du dehors et ont déclaré qu'ils ne couraient aucun danger.

Le nombre total des victimes de l'explosion, qui a apparemment été crusée par le grisou, est de vingt-sept.

Durham—Il est heureux qu'une petite partie seulement des employés aient été dans la mine au moment de l'explosion, sans quoi ou aurait à enregistrer un désastre épouvantable.

Dès que la nouvelle de l'explusion se fut répandue, on se précipita vers la mine, et il y eut des scènes déchirantes autour de l'entrée du puits.

Le premier rapport représentait l'étendue du désastre comme beaucoup plus grande qu'elle ne l'était réellement. Au petit jour on put échanger des signaux avec les hommes enfermés dans la galerie inférieure, et ce fut pour leurs parents une grande consolation d'apprendre qu'ils étaient relativement en sûreté.

Les premiers morts ramenés à la surface étaient presque tous des vieillars. Le travail de sauvetage fut continué toute la journée. Quatre-vingts hommes furent ramenés vivants. Un grand nombre d'entre eux, cependant, étaient dans un état critique et privés de sentiment. Plus tard, on put faire passer du café et des sandwiches aux mineurs encore enfermés dans la galerie.

Aux dernières nouvelles, quatre hommes que l'on pensait avoir reconnu, parmi les cadavres ramenés à la surface, furent retirés encore vivants de la mine. On pense qu'ils en reviendront.

La ventilation a pu être établie dans la mine et l'on espère que l'on pourra ramener tous les hommes à la surface aujourd'hui, sans avoir à déplorer de nouvelles pertes de vie.

desespérément à l'espoir de lui plaire, j'étais heureuse de briller devant lui. Par malheur, il était tenace dans ses idées.

Un jour, au déjeuner, pendant lequel j'avais été en verve, M. Marien, passant en revue nos voisins, me dit :

" Mme de V... doit vous plaire : elle est le type de la femme aimable et de la femme d'esprit.

-Bah ! femme d'esprit ! répondit Louis en haussant les épaules. Est-ce que vraiment vous les aimez, les femmes d'esprit ?

—Allons, Louis, n'esseyez pas de me faire passer pour une bête aux yeux de Mme d'Onelle.

—C'est donc moi qui passerai pour la bête, répliqua-t-il en dégustant paisiblement sa liqueur. J'avoue très simplement que j'ai un faible pour le pot-au-feu, qui est l'être utile par excellence.

—Il ne me met pas ses actions en accord avec ses axiomes, madame, me dit M. Marien en riant.

—Que d'hommes en sont là ! répondis-je gaiement. M. d'Onelle, qui aime l'esprit, avance une exagérataion pour exciter le nôtre à lui répondre. "

Je me levai sur ces mots, trop heureuse que le déjeuner fût fini, car j'étouffais.

Un instant près, accoudée sur un mur à hauteur d'appui entièrement recouvert de cette vigne vierge que j'aimais et dans les feuilles pourpres de laquelle mes bras s'ensevelissaient complètement, je regardais au loin l'eau scintillante du fleuve en la prenant à témoin que j'allais employer mon énergie à devenir un abominable, un véritable pot-au-feu. Tâche aussi aisée que d'obliger ces beaux pampres rouges droits comme un lis, ou les lilas à se couvrir de fleurs en automne, ou de persuader à ces moutons, que je voyais paitre au bas du coteau, qu'un peu de paille était préférable à l'herbe fraîche.

Dès le lendemain, j'étais dans la cuisine, que je mettais dans le plus affreux désordre, afin de confectionner un entremets qui était mon triomphe.

La Phine, qui empilait du charbon allumé dans ses fers gigantesques du temps jadis, ne cessait de gronder.

" C'est-y votre place, madame ! vous mettez votre cuisinière de mauvaise humeur.

-Mon mari aime qu'une femme sache faire la cuisine elle-même, " répondis-je en battant mes œufs d'un air affairé.

Le soleil pénétrait à flots dans la cuisine, les cuivres étinçelaient sous ses rayons, quelques feuilles tombées, prises dans une légère rafale de vent, dansèrent un instant au seuil de la porte grande ouverte, puis, se décidant à entrer, se faufilèlent dans tous les coins, comme de petits hôtes malins et furtifs que le balai devait bientôt chasser, mais qui m'apportaient une parcelle du dehors et de sa poésie. Et, plongeant mes mains dans la farine, je partis d'un grand éclat de rire en songeant à ma prétention de me transformer en pot-au-feu. J'étais gaie, ce matin-là....gaie, de par ma jeunesse qui subissait sa propre influence, gaie surtout de par un espoir extrêmement doux que chaque jour passé confirmait, mais dont je n'avais point encore osé parler.

" Je ne dis pas que ce ne soit pas ben de savoir, continua la Phine, dont le bon sens pratique poursuivait son idée. Mais puisque vous avez une bonne cuisinière, à quoi que ça sert de l'ennuyer, et de faire ça vous-mêmes ?

—Ma petite vieille, s'il est content, ça servira.

—Hon !.... gronda la Phine, les hommes ont ben souvent l'esprit déviré. "

Pendant que, dans le feu de mon travail, j'amoncelais autour de moi trois fois plus d'ustensiles qu'il ne m'en fallait, j'entendis la voix de Louis qui, joyeusement, lançait mon nom aux échos du jardin. Etonnée de ce ton insolite, je courus le rejoindre sans prendre le temps d'enlever mon grand tablir de toile et de laver mes mains enfarinées.

En arrivant devant la maison, je trouvai M. Marien qui traversait notre parc pour abréger la course qu'il avait à faire. Mon aspect de marmiton le fit rire, mais, dans ses yeux, je vis une nuance attendrie, et il garda une seconde de trop ma main dans la sienne.

" Quelle singulière toilette, Geneviève ! s'écria Louis d'un ton mécontent.

-Toilette de cuisinière ! dis-je en riant.

Vous m'avez troublée dans un travail des plus sérieux ; je vous confectionnais un gâteau, dont vous parlerez longtemps, j'en suis sûre. Mais qu'y a-t-il ? "

Jamais encore je ne lui avais vu cet air radieux.

" Une nouvelle qui me fait plaisir, répondit-il en nous montrant une lettre que le facteur venait d'apporter. La parente dont je vous parlais l'autre jour arrive ici ce soir.

—Celle dont le mari est malade ? demandai-je.

—Oui ; elle m'écrit que, appelée à Tours par une affaire, elle ne veut point passer si près de Roche-Plate sans nous donner un jour. Faites préparer sa chambre.

—Qui est-ce ? demanda M. Marien, d'un ton qui me parut inquiet.

—Aline Le Seine, répondit Louis brièvement et le regardant en face.

M. Marien ne put réprimer un vif mouvement de contrariété, et, afin de se donner une contenance, il se baissa précipitamment pour tirer les oreilles de son chien, qui se mit à hurler.

Ce jeu de scène inquiéta vivement mon esprit en éveil. Dans ma disposition morale, toujours cherchant à dévouvrir l'explication des faits que j'appelais mystères, les moindres incidents prenaient à mes yeux une importance absurde.

" Vous viendrez dîner avec nous demain, n'est-ce pas, Marien ? dit mon mari d'un ton contraint.

—Très volontiers : vous savez que je ne me fais jamais prier, répondit M. Marien gaiement.

Il me salua pour s'éloigner, mais je fis seule quelques pas avec lui.

Vous connaissez Mme Le Seine ? dis-je et frappant mes mains l'une contre l'autre, pour en chasser complètement la farine. Est-elle bien ?

— Elle ne m'est pas sympathique.

—Ce n'est pas me répondre.... Est-ce une jolie femme ?

—Heu....oui....assez.

—Pourquoi vous déplait-elle ?

—Peut-être parce que je ne la connais pas assez.

—Que je déteste les sphinx ! m'écriai-je. Vous avez paru contrarié quand M. d'Onelle vous a dit son nom.

—Rien ne vous échappe ! répliqua-t-il en souriant. Vous savez que, je suis, à mes heures, une bête d'habitude : j'ai peur qu'elle ne reste ici quelque temps et ne trouble notre bonne intimité.

J'ouvris de grands yeux effarés en écoutant cette réponse stupide, qui n'était qu'une défaite.

Est-elle blonde ? demandai-je en mâchonnant nerveusement un brin d'herbe.

—Oui....très blonde.

—Ah ! murmurai-je.

—Louis a dû vous dire qu'ils s'étaient beaucoup connus enfants, me dit-il d'un ton indifférent. Ils sont du même âge, du reste.

Ces derniers mots me rassurèrent ; à vingt ans, on croit facilement qu'une femme de trente touche à la vieillesse. Néanmoins, le soir, pendant que Louis allait lui-même la chercher au chemin de fer, je me morfondis dans une méditation inquiète. Une cousine était-elle donc dans l'existence d'un homme une affection si vive, qu'il dût être exultant à l'idée de la revoir ? Quand je la vis descendre de voiture, fraîche, dans tout l'éclat de sa beauté blonde, je dus faire un effort pour cacher ma déconvenue. Elle était comme moi, presque grande ; sa taille souple avait une parfaite élégance. Son teint délicat et ses cheveux du blond ravissant que j'avais vu dans mon rêve me consternèrent.

J'ai tenu à me détourner de mon chemin direct pour vous connaître, ma cousine, me dit-elle, en m'embrassant légèrement.

—Vous êtes la bienvenue chez moi, madame, répondis-je avec froideur.

Ses yeux bleus, dont je détestais déjà l'expression, se fixèrent sur les miens d'un air un peu moqueur, et, d'un seul regard effronté et hautain, elle examina de la tête aux pieds ma chétive personne.

" Charmante ! dit-elle négligemment à Louis, qui lui offrait son bras. Cousin, votre femme est charmante. Quel air digne et sérieux.

—Un sourire accompagna le compliment équivoque, auquel je répondis avec gravité par quelques mots banals et je la conduisis chez elle, sans perdr je crois, mon aisance naturelle. Pourtant, jamais la pauvre Cendrillon, devant ses sœurs, ne ressentit pareil dépit, n'éprouva plus de doutes sur ses propres charmes.

Mme Le Seine avait une aisance, un aplomb imperturbables. Sans beaucoup d'esprit naturel, elle savait s'assimiler les idées des autres, et son acquit de femme mondaine lui permettait de toucher d'une main légère aux sujets les plus différents.

Louis avait retrouvé soudain cette grâce, cette aménité d'homme du monde, que je savais n'être qu'un peu de poussière brillante. Ce n'était plus le mari dont la froideur me glaçait et dont chaque mot paralysait mes mouvements. Causeur, aimable, charmant, de la façon la plus délicate il lui adressait des compliments, dont le moindre eût réjoui mon cœur, et qu'elle acceptait avec l'indifférence affectée d'une coquette habituée aux hommages.

Que ces heures me furent cruelles ! Elles soulevèrent un coin du voile qui me cachait le mystère. En me voyant si différente d'une femme dont la beauté et la coquetterie le captivaient, je commençai à comprendre d'une façon très nette que, moi, je ne lui plaisais pas.

Je passai la nuit à me monter la tête au sujet de Mme Le Seine, fouillant dans mes souvenirs, d'ailleurs si récents, pour me rappeler les moindres mots, les incidents pénibles, les difficultés qui mettaient tant d'obscurité dans ma nouvelle vie que je marchais à tâtons. Quand je fermai enfin les yeux, la folle du logis me tenait en son pouvoir.

En m'éveillant, redevenue plus calme, je morigénai vigoureusement mon imagination, et, décidant de ne point lui laisser grossir les faits, je résolus aussi de ne point m'abandonner moi-même.

Pendant que je cramponnais à la raison et à la confiance, Louis entra dans ma chambre. Il prit des ciseaux dans mon nécessaire, s'installa confortablement dans un fauteuil et, tout en se coupant les ongles, commença sur sa cousine une dissertation enthousiaste, émaillée de mots désagréables pour sa femme.

" Vous devriez lui demander des conseils pour vous habiller, Geneviève; elle est l'élégance personnifiée, et vous ne lui ressemblez guère."

A continuer

NOTES LOCALES

M. Edmond Vaudelle' peintre-décorateur, est de retour d'unlong voyage dans la province de Québec.

M. Henri Mackie a passé avec succès son examen de droit anglais, qui lui donne le droit d'exercer la profession d'avocat dans les Provinces d'Alberta et Saskatchewan.

M. H. Buteau, de Millet, était à Edmonton la semaine dernière, accompagné de Melle Buteau, de Lewiston, M. M. Buteau dit beaucoup de bien de Millet, qui est un petit village situé à 15 milles au nord de Wetaskiwin, sur la ligne du C. & E.

Mlle Buteau est repartie jeudi dernier pour Lewiston, décidée à revenir habiter Edmonton au printemps prochain.

Rémi Baert de St-Emilé vient d'être engagé par les arpenteurs du Grand Trunc pour les conduire au Fort Simpson.

Ce voyage long et pénible durera environ 3 mois.

M. Rémi Baert connaît parfaitement les régions à parcourir car il a voyagé dans le Nord pour la maison Révillon pendant huit ans. Il est de retour du Lac La Biche où il est allé conduire M. Rinfret, arpenteur.

M. Rémi Baert est passé dans nos bureaux avant son départ et il se propose de nous envoyer le plus souvent possible des relations de son voyage.

Ceci fera plaisir à nos lecteurs qui s'intéressent à ces régions d'un si grand avenir et qui attendent des renseignements plus sûrs pour aller prendre leur part des richesses que le G. T. R. va mettre en valeur.

Nous remercions au nom de tous nos lecteurs M. Rémi Baert de son initiative.

ACTE DE COURAGE

Monsieur Lannic, propriétaire de l'Hôtel Cecil a accompli, l'autre jour un acte de courage dont il convient de le féliciter chaudement.

Un team de chevaux emballés parcourait l'avenue Jasper et arrivait à toute allure vers l'Hôtel Cecil. A ce moment une petite fille âgée d'environ 10 ans traversait l'avenue, saisie de frayeur, elle s'arrêta toute tremblante ayant totalement perdue la tête.

A la vue du danger que courait l'enfant, M. Lannic, n'écoutant que son courage, se précipita à la tête des chevaux et s'arcboutant de toutes ses forces réussit à les faire changer de direction.

Cette scène s'est déroulée en quelques secondes. La petite fille. dont on ignore le nom, doit, au sang-froid et à la présence d'esprit de M. Lannic, d'avoir échappé à une mort certaine.

NOS ROUTES.

Les doléances des fermiers habitant à l'est d'Edmonton, Clover Bar, Agricola et autres districts concernant l'état des routes et des ponts, ont été entendues par le ministre des Travaux Publics. D'importantes dispositions ont été prises pour l'établissement de bonnes routes dans cette partie de la province. Les travaux sont déjà commencés.

LE PAVAGE DES RUES.

La municipalité se trouve en face d'un problême très difficile à résoudre. Celui du pavage des rues.

Au point de développement atteint par la ville le pavage est devenu indispensable, car après une journée de pluie avec la circulation Intense de véhicules de toute nature, nos rues sont vites transformées en bourbiers épais où un piéton est malvenu de s'engager.

Depuis longtemps le projet est à l'étude et le conseil municipal a reçu plusieurs propositions qui ont été lues à la séance régulière de la semaine passée.

Celle qui a réuni le plus grand nombre d'approbations est la proposition No. 3.

Pavage en bois injecté :

Jasper Avenus—de Namayo avenue à la 10e rue ; distance, 5,500 pieds ; surface 41,200 verges carrées.

Première rue—de la Jasper à la gare du C. N. R ; distance, 2,000 pieds ; surface. 12,000 verges.

Namayo avenue—de la Jasper à la Sutherland avenue ; distance, 3,000 pieds ; surface, 15,000 verges.

Total, 68,000 verges carrées de pavages. Le coût du pavage peut être approximativement estimé à $3.50 la verge carrée, soit $238,700 pour 68,000 verges.

TRAMWAY

Il a été lu dans la même séance le rapport de la commission du tramway, donnant une estimation du prix de construction des lignes dans les rues et du matériel nécessaire pour le service, Dans cet estimé ne sont pas compris l'achat d'un terrain pour l'établissement de l'usine électrique, voies de dépôts, etc. Car, il est possible que ces diverses installations puissent être effectuées sur des terrains déjà possédés par la ville.

Cet estimé prévoit l'établissement d'une double voie de la Kinistino avenue à la Quatrième rue et d'une simple voie de la Quatriéme rue à la St. Catharine street. L'établissement d'une ligne de ceinture du coin de la Kinistino à l'Edmiston, de l'Edmiston à la Première rue en connection avec la grande ligne sur la Jasper avenue.

Le prix total approximatif est de $100,790.28. Ce qui porte le total des deux estimés, pavage et tramway, soumis au conseil à $338,290.28.

L'INCINERATEUR,

Après une longue discussion, dans laquelle les avantages offerts par les incinérateurs De Carey et Heenan & Froude, furent successivement examinés. Le conseil-de-ville décida d'adopter l'incinérateur De Carey.

Ce dernier parrit, en effet, réunir tous les avantages et donner toutes les garrnties désirables.

L'incinérateur de 50 tonnes DeCarey coûtera $40,500. Il sera construit en briques et en acier, et il sera prêt à fonctionner 120 jours après que la maison aura reçu l'ordre de commencer les travaux.

J. C. Castle, de Toronto, qui était en ville ces jours-ci, est agent pour la "Barber Asphalt Co.," de New-York. Il a visité la cité afin de pouvoir placer devant le conseil municipal une proposition de pavage, pour les principales rues.

Il pense que sa compagnie prendrait tout le contrat ou seulement une partie au gré du conseil. La "Barber Co." garantit son pavage pour une durée de dix ans.

Le prix approximatif est de $3 par verge carrée.

Cette compagnie entreprendrait aussi la construction de la ligne de tramway et pourvoirait a la fourniture des rails.

Il n'a pas encore fait de prix pour cette dernière entreprise.

Le travail de forage qui avait été commandé par la cité, il y a quelque temps aux environs du terrain d'exposition, en vue de trouver du charbon, sera arrêté.

Les commissaires rapportent qu'à une profondeur de 117 pieds une couche de quatre pieds d'épaisseur fût découverte, à 183 pieds on en a trouvé une de trois pieds seulement.

Il fut décidé après une motion de M. Picard que les travaux de forage seraient arrêtés.

Morinville.

La fête annoncée pour jeudi dernier n'a pu avoir tout l'éclat désirable, car le C. N. R. n'ayant pas encore accepté la voie, le train spécial promis n'a pu circuler.

Malgré ce fâcheux contretemps on s'est bien amusé, et les nombreux risiteurs sont partis enchantés de tout ce qui avait été fait pour les distraire.

Les courses de chevaux avaient été commencées, mais la pluie survenant mal à propos, on a dû les suspendre.

Mme Nick Hettinger a donné naissance à une fille. qui a été tenue sur les fonds baptismaux par M. et Mme Petér Hettinger. Elle a reçue les noms de Mary-Catherine-Dorothée.

St. Albert.

Monseigneur Legal sera de retour de Rome vers la mi-novembre.

Contrairement à ce qui avait été dit, le vieux pont sera réparé.

FERRY POINT.

Monsieur Camille David, propriétaire du St John Baptist Ranch, vient de vendre son importante exploitation à une grande compagnie de Toronto qui a acheté un certain nombre de ranches dans la région de Ferry Point.

M. Camille David est d'ailleurs entré dans cette compagnie, qui se propose d'ouvrir un important marché d'exportation.

Cette compagnie se propose de mettre plus de 800 acres en culture pour récolter du grain destiné à l'engraissement des animaux de son ranch, mais encore de tous ceux qu'elle pourra acheter dans la province.

Elle veut se créer un nom et ne livrer que des animaux de première catégorie sur le marché européen.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette initiative, car elle sera profitable à tous les cultivateurs de la région qui vont pouvoir vendre leurs animaux à un prix plus rénumérateur.

Mr J.-K. Cornwall, du Petit Lac des Esclaves est à Edmonton depuis quelques jours, revenant d'une tournée dans la région de la Rivière à la Paix.

M. Cornwall passera une huitaine de jours en ville.